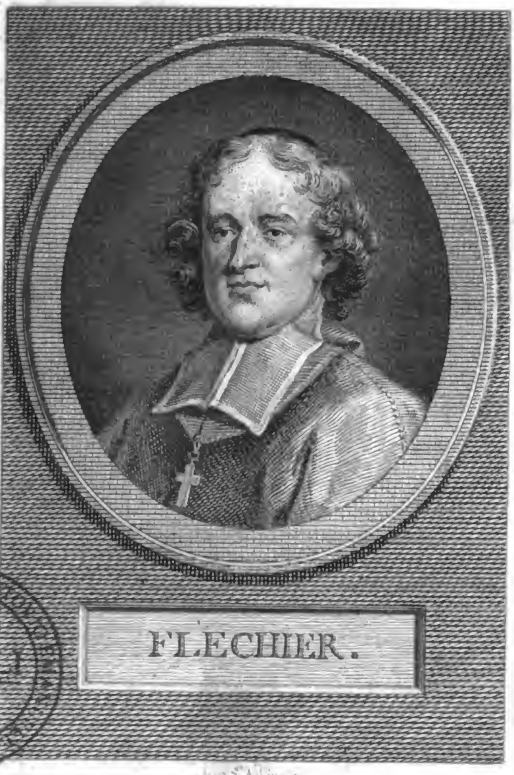
ORAISONS
FUNÈBRES
DE FLÉCHIER.

Digitized by Google

Digitized by Google



FLECHIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" - NAPOLI

Digitized by Google

627 112

ORAISONS

FUNEBRES

DE FLÉCHIER,

EVÊQUE DE NISMES.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

AN X — 1802.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR FLÉCHIER.

L'ORATEUR dont nous allons parler n'est pas moins intéressant à connoître dans sa personne que par les ouvrages qu'il nous a laissés. Cette considération nous détermine à entrer, sur son sujet, dans quelques détails; d'ailleurs tout ce que nous en allons dire porte sur des faits incontestables, et est confirmé par le témoignage de tous les auteurs contemporains.

ESPRIT FLÉCHIER naquit à Pernes, petite ville près Carpentras, le 10 juin 1632, de parens obscurs, mais estimables, pour lesquels il montra toujours un attachement tendre et respectueux. Ses aïeux, autrefois nobles et puissans, s'étoient ruinés en faisant à leurs dépens la guerre aux ennemis du pape et de l'église. Il fit ses études à Tarascon, dans un collége tenu par la congrégation si connue autrefois

Digitized by Google

sous le nom des *Doctrinaires*, ou Pères de la Doctrine chrétienne, dont son oncle maternel étoit alors général. A quinze ans, ses études étant déjà finies, il se livra pendant quelques années à l'enseignement des belles-lettres dans cette même congrégation où il avoit été élevé, et dès ce temps-là même se fit avantageusement connoître par l'Oraison funèbre de l'archevêque de Narbonne, qu'il prononça devant les États de Languedoc, et qu'on n'a point retrouvée dans ses écrits. Il vint quelque temps après à Paris; et, résolu de s'y fixer, il prit de l'emploi dans une paroisse, puis se chargea ensuite d'achever l'éducation du fils de M. Lefebvre de Caumartin, alors âgé de douze ans. On ignore s'il conduisit cette éducation à sa fin; quoi qu'il en soit, sa réputation commença par des sermons et discours de piété, prêchés en différentes solennités chrétiennes; elle augmenta de jour en jour, et il étoit déjà célèbre et reçu même à l'Académie françoise, lorsqu'il prêcha devant Louis XIV, l'Avent de 1682.

Digitized by Google

Sa réception à l'Académie date de 1673. Il dut son avancement et les faveurs du prince à la recommandation et à la protection puissante du célèbre duc de Montausier, qui fut constamment son ami et son Mécène; et cette protection est, par le caractère connu du duc, incontestablement honorable pour tous les deux. Déjà le duc l'avoit fait pourvoir, outre la charge d'aumônier ordinaire de la dauphine, de deux bénéfices, et de l'abbaye de S. Severin, près Poitiers, lorsqu'en 1685 il fut choisi pour faire partie d'une mission destinée à ramener dans le sein de l'église catholique les protestans du Poitou et de la Bretagne; mission dont Fénélon étoit le chef. Fléchier se montra digne d'avoir un tel supérieur, et mérita en effet son estime et sa confiance. Peu de temps après, il fut nommé à l'évêché de Lavaur. Les démêlés qui existoient alors entre la cour de France et celle de Rome, pour raison des droits régaliens, ne lui permettoient pas d'espérer de cette dernière la confirmation de sa nomina-

Digitized by Google

tion. Ce fut donc sous le titre de grand-vicaire seulement qu'il prit la conduite de son diocèse, et il n'y avoit que deux ans encore qu'il en exerçoit les fonctions avec tout le zèle dont il étoit capable, lorsqu'il apprit sa nomination à l'évêché de Nismes, beaucoup plus considérable et plus riche que celui de Lavaur; mais de tous les siéges épiscopaux, peut-être alors le plus difficile, et même le plus dangereux à remplir, par le grand nombre de calvinistes alors en révolte ouverte ou prête à éclater, et contre lesquels on faisoit exécuter à la rigueur l'édit désastreux portant révocation de celui de Nantes. Fléchier, doux et compatissant par caractère, tolérant par principes, devoit plus que tout autre redouter une pareille charge. Il témoigna en vain le desir de rester à Lavaur; les ordres du roi lui ôtèrent tout prétexte pour refuser.

Arrivé dans son nouveau diocèse, notre humain et respectable prélat fut témoin chaque jour des scènes les plus affligeantes,

Digitized by Google

et mille fois eut à résister aux mouvemens de son cœur. Les fanatiques des deux partis se livroient des combats sanglans; des remparts de Nismes on pouvoit voir la flamme des incendies, et quatre généraux successivement employés dans cette guerre ne purent la terminer. Il fallut en venir à cette négociation honteuse, dans laquelle on vit un maréchal de France traiter d'égal à égal avec un chef de brigands.

Dans ces temps malheureux, Fléchier ne sortit point de son caractère; sa modération fut plus d'une fois blâmée dans sa province et même dans la capitale. Il ne s'effraya point de ces vaines clameurs, et sut si bien se conduire, sut prendre si à propos les voies de la douceur et de la persuasion, que s'il ne réussit pas seul à appaiser les troubles, au moins il épargna l'effusion de beaucoup de sang, prévint de nouveaux ravages, et sut gagner les cœurs et mériter le respect des hommes de tous les partis. Les calvinistes révoltés, et dans le feu même

Digitized by Google

de la guerre, lui en ont donné des témoignages non suspects. Plus d'une fois aussi il lui arriva de s'opposer fortement à des mesures trop rigoureuses que provoquoit l'intendant de Languedoc, Lamoignon de Basville (fils aîné de celui dont nous verrons ci-après l'Oraison funèbre). Quoiqu'il fût son ami particulier, cette circonstance même les tint brouillés pendant quelque temps; mais l'ascendant de Fléchier et son talent pour persuader, l'emporta. Lamoignon-Basville finit par avouer, en présence de Fléchier même, *qu'il avoit fait de lui ce qu'il avoit voulu, en le faisant changer du blanc au noir*, parole que Fléchier releva sur-le-champ avec esprit, en observant que c'étoit *du noir au blanc* qu'il devoit dire.

Quand les troubles furent enfin appaisés, il put se livrer sans obstacle à tout ce que lui dictoient son zèle et son active bienfaisance. Il n'y a pas d'établissement d'humanité à Nismes qui ne rappelle encore sa mémoire, pour avoir été ou fondé

Digitized by Google

par lui, ou soutenu et consolidé par ses dons et son appui généreux. Ses bienfaits se répandoient sur tous les malheureux sans distinction d'opinions; et dans le désastreux hiver de 1709, il n'y mit d'autres bornes que celles de l'épuisement total de ses ressources personnelles. Quand on lui en représentoit les suites désagréables pour lui-même, *peut-être dites-vous vrai*, répondoit-il; *mais sommes-nous évêques pour rien?* On ne peut lire encore sans attendrissement la Lettre pastorale qu'il publia à l'occasion de cette calamité.

Autant ennemi du fanatisme et de la superstition que zélé pour le maintien du culte dans sa plus grande pureté, il s'attacha sur toute autre chose à la réforme et à l'instruction de son clergé, et à éclairer aussi le peuple, de la crédulité duquel on abusoit souvent pour l'égarer : c'est dans cette vue qu'il s'opposa toujours à la formation d'une confrérie de pénitens blancs, que quelques citoyens de Nismes, plus dévots qu'éclairés, vouloient établir sous

Digitized by Google

le prétexte d'une bulle qui les y autorisoit. Enfin le zèle religieux avoit en lui un contrepoids toujours assuré dans ses lumières, et plus encore dans son humanité et la sensibilité de son cœur. Il en a donné un trait extrêmement touchant, et qui même a fourni dans ces derniers temps le sujet d'un drame à un de nos écrivains les plus estimables. (1) Ce trait, quoique déjà très-connu, ne peut trouver ailleurs sa place plus convenablement qu'ici. Le voici donc tel qu'il est rapporté dans l'éloge de Fléchier, lu à l'académie en 1778.

« Une malheureuse fille que des parens « barbares avoient contrainte de se faire « religieuse, avoit eu le malheur de se per- « mettre des sentimens que lui interdisoit « son état, le malheur plus grand d'y « succomber, et celui de ne pouvoir ca- « cher à sa supérieure les suites déplora- « bles de sa foiblesse. Fléchier apprit que « cette supérieure l'en avoit punie de la

(1) La Religieuse de Nîmes, drame, par Ch. Pougens.

Digitized by Google

« manière la plus cruelle, en la faisant « enfermer dans un cachot où, couchée « sur un peu de paille, réduite à une petite « portion de pain, elle attendoit et invo- « quoit la mort. L'évêque de Nismes se « transporta dans le couvent, et après « beaucoup de résistance, se fit ouvrir la « porte du réduit affreux où cette infor- « tunée se consumoit dans le désespoir. « Dès qu'elle apperçut son pasteur, elle « lui tendit les bras, comme à un libéra- « teur que daignoit lui envoyer la misé- « ricorde divine. Le prélat jetant sur la « supérieure un regard d'horreur et d'in- « dignation : *Je devrois*, lui dit-il, *si je « n'écoutois que la justice humaine, vous « faire mettre à la place de cette malheureuse « victime de votre barbarie; mais le Dieu de « clémence, dont je suis le ministre, m'or- « donne d'user envers vous de l'indulgence « que vous n'avez pas eue pour elle. Allez, et « pour unique pénitence, lisez tous les jours « dans l'Evangile le chapitre de la femme « adultère.* Il fit aussi-tôt tirer la religieuse

« de son horrible prison, ordonna qu'on « eût d'elle les plus grands soins, et veilla « sévèrement à ce que ses ordres fussent « exécutés. Mais ces ordres charitables qui « l'avoient arrachée à ses bourreaux, ne « purent la rendre à la vie. Elle mourut « après quelques mois de langueur, en « bénissant le nom de son vertueux évê- « que, et en espérant de la bonté suprême « le pardon que lui avoit refusé celle qui « ne devoit punir sa faute que pour lui en « faciliter le repentir. »

Fléchier remplissant ainsi tous ses devoirs avec le zèle et l'assiduité la plus louable, ne négligeoit pas pour cela la culture des lettres, qui toujours furent pour lui l'objet d'un goût dominant, et auxquelles il devoit son élévation et sa renommée. L'Académie de Nismes, fondée avant son épiscopat, lui dut comme une existence nouvelle, et entr'autres avantages celui d'être affiliée à l'Académie française. Rien n'égaloit d'ailleurs le charme et l'intérêt de sa conversation. Ses lettres

Digitized by Google

familières, et jusqu'aux plus simples billets qui sortoient de sa plume, avoient, comme son langage, cette correction et ce fini qu'on auroit pu prendre chez tout autre pour l'effet de l'affectation et du travail, et qu'il ne devoit qu'à l'habitude acquise de soigner toujours son style, et à l'étude profonde qu'il avoit faite de toutes les délicatesses de notre langue.

Il conserva presque jusqu'à ses derniers momens une santé vigoureuse, et qui ne s'étoit jamais démentie, avantage qu'il n'a pu devoir qu'à la simplicité de ses goûts et à l'égalité constante de son humeur. Cependant, sans éprouver aucune infirmité, ni même aucun affoiblissement sensible, il eut le pressentiment de sa fin prochaine, et la mort d'un ami intime en fut l'occasion. Il songea que cet ami ayant traversé une rivière, l'appeloit de l'autre bord, et l'invitoit à la traverser aussi; qu'à cette invitation il avoit passé la rivière, et qu'ayant joint son ami ils s'étoient embrassés. Frappé de ce songe, il fit appeler

Digitized by Google

un sculpteur de Montpellier qu'il avoit déjà employé à la construction d'une chapelle dans son église cathédrale, où il avoit choisi sa sépulture, et le chargea de faire le dessin d'un tombeau. Le sculpteur, quelques jours après, lui ayant apporté deux modèles, Fléchier choisit le plus simple, et dit au sculpteur : *Mettez la main à l'œuvre, le temps presse;* et en effet, un mois après il n'étoit plus. Il mourut le 16 février 1710, quarante jours après son ami, et âgé de soixante-dix-huit ans. Parens, amis, diocésains de toute classe et de toute condition, eurent également à pleurer sa perte. Fénélon en apprenant sa mort dit : *Nous avons perdu notre maître.* Dans quelque sens qu'on puisse l'interpréter, ce mot paroîtra sans doute extraordinaire à plus d'un lecteur; mais ce mot dans la bouche de Fénélon, n'en est pas moins pour Fléchier, plus expressif et plus honorable que tous les éloges.

Fléchier a tracé lui-même son portrait, et l'a tracé avec cette franchise noble qui

Digitized by Google

convient si bien au vrai mérite, dans un écrit en forme de lettre adressé à une demoiselle qu'on suppose, avec beaucoup de fondement, être mademoiselle Des Houlières, fille de la célèbre dame de ce nom, qui, sans avoir autant de talent que sa mère pour la poésie, n'en fut pas moins estimée dans son temps et recherchée par tous les gens de lettres, et avec laquelle Fléchier fut en liaison d'amitié pendant toute sa vie. Ce morceau, malgré sa longueur, nous a semblé digne d'être inséré ici, non tronqué et altéré, comme on l'a fait dans toutes les éditions précédentes des *Oraisons funèbres*, mais dans son entier, et tel qu'il se trouve dans l'édition complète des Œuvres de Fléchier, publiées à Nismes, en 10 vol. in-8°. (1782.)

Portrait ou caractère de Fléchier, écrit par lui-même.

Vous voulez donc, mademoiselle, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie

d'un original que vous connoissez aussi bien que moi. Je sens le plaisir qu'il y a de vous obéir, mais je connois la difficulté de vous satisfaire. Comment vous le représenterai-je ? Si je dissimule ses défauts, je suis peu sincère ; si je les découvre, je suis peut-être peu discret ; si je vous expose ses vertus, je serai suspect ou de trop d'amitié pour lui, ou de trop de complaisance pour vous. Mais enfin vous l'ordonnez, et j'espère que vous lui pardonnerez volontiers ce qu'il peut avoir de mauvais ; et que vous me saurez quelque gré de vous l'avoir représenté tel qu'il est.

Sa figure, comme vous le savez, n'a rien de touchant ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas au premier coup-d'œil tout ce qu'il vaut : mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage, je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité.

Il paroît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après il s'égaye insensible-

Digitized by Google

ment, et qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres; il choisit ceux qu'il veut connoître et qu'il veut aimer, et pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage; il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir; et quoiqu'il se sente et qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement. Si l'on a bonne opinion de lui, il en est reconnoissant comme si l'on lui faisoit grace; si l'on ne juge pas de lui comme on doit, il se renferme en lui-

Digitized by Google

même, et se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement; il a réussi dans la prose; les savans ont été contens de son latin; la cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates. Il a écrit avec succès; il a parlé en public même avec applaudissemens. Sa conversation n'est ni brillante ni ennuyeuse; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut: il parle peu, mais on s'apperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne, et son silence même est intelligible. Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au-dehors : il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit bien qu'il sauroit se taire; et lorsqu'il se tait,

Digitized by Google

on voit bien qu'il sauroit parler. Il écoute les autres paisiblement, et les paye souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tous, et ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sait, il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent.

Il n'est pas fort vif au-dehors, mais il a beaucoup de vivacité au-dedans, et peu de chose échappe à ses réflexions.

Il n'est pas naturellement inquiet, et ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture, et quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre. Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, et jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise.

Digitized by Google

Il est naturellement paresseux ; mais quand il est pressé, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il en a toujours assez; et, tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puissent être.

Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance : la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement; mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il y a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours et dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, et une heureuse facilité qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu ; et l'on n'en peut rien ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudroit en-

Digitized by Google

core mieux s'il pouvoit s'accoutumer au travail, et si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servoit aussi bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits foibles.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connoître. Il se modère quand il veut; il est secret et circonspect; il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis long-temps, et je suis dans sa confidence. Ainsi, mademoiselle, je vous ferai part de mes connoissances. Il n'auroit pas de peine à vous faire lui-même sa confession, et il est juste que vous sachiez comment est fait et comment se gouverne un cœur que je suis persuadé que vous possédez.

Ce cœur donc, mademoiselle, n'est pas indigne de vous; il a de la grandeur et de la générosité : aucun intérêt ne le touche, et il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible

Digitized by Google

plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des graces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est pas inquiété pour l'autre.

Rien n'est tant contre son humeur que d'être à charge à qui que ce soit : dans ses besoins, il n'a recours qu'à sa patience ; et quand il seroit plus éloquent qu'il n'est, il ne sait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroîtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'hommes qui sachent mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal-à-propos ses louanges. Il sait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récrée et qui n'étourdit pas : aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. Il a de

l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables, et qui veut toujours mériter, long-temps avant que d'obtenir, ce qu'il peut raisonnablement prétendre. Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne; et il travaille à se faire considérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis.

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il estime ceux que les autres ont: ainsi il a le plaisir que donne l'honneur, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil. Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées : un homme qui le loue sans le connoître, un auditeur qui s'écrie, un passant qui le montre et qui dit, *c'est lui*, ce sont-là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève,

il se tient dans une honnête modération, et sa pudeur est embarrassée; mais si l'on veut l'abaisser, il prend une fierté qui le met au-dessus de tout. Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, et les abandonne à leur propre grandeur.

Il se possède dans les occasions, et ses passions ne peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent, ou si elle n'est surprise. Il lui importe plus qu'à d'autres de bien considérer le parti qu'il prend, parce que difficilement il se résout de s'excuser ou de se dédire. Il est de bonne-foi, et il croit aisément que tout le monde est de même; mais si l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus sa confiance : ainsi il ne trompe jamais personne, et n'est jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une inno-

Digitized by Google

cence fière, qui ne descend pas aux éclaircissemens et aux justifications; et rien ne lui coûte tant que de faire son apologie. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas long-temps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas: il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

Mais l'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui : lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent; et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne.

Il n'a pas de grands attachemens au monde; et comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies. Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et ce commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part,

Digitized by Google

et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même ; et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscrétion, familier sans incivilité, complaisant sans foiblesse, et sage sans austérité. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

Il ne reste plus, mademoiselle, qu'à vous parler de sa tendresse, et vous montrer sa méthode, et pour ainsi dire son art d'aimer. Ce sont des secrets que peu de gens ont découverts, et qu'il a confiés à peu de gens. Pour moi, qui connois son

Digitized by Google

cœur comme le mien propre, et qui sais qu'il n'a rien de caché pour vous, je vous exposerai ses sentimens et sa conduite dans ses amitiés privilégiées, non pas pour vous apprendre rien de nouveau, car votre expérience ne laisse là-dessus aucun lieu à votre curiosité, mais pour vous donner le plaisir de voir qu'il y a des cœurs que vous avez sujet de ne pas dédaigner, et qui sont capables de s'attacher à leurs amis, comme vous pouvez le desirer.

On diroit d'abord que votre ami n'est pas capable de tendresse; mais quand on fait tant que de le toucher, il n'y a guère d'homme plus sensible. Il ne prend pas de ces feux subits qui s'éteignent presqu'aussi-tôt qu'ils sont allumés; il va pied à pied et laisse mûrir l'amitié. Il ne s'engage pas sans savoir bien à qui il s'engage : son cœur lui est trop cher pour le donner au hasard. Pour aimer, il ne se fie pas à son inclination, il consulte son jugement. Son amitié veut toujours être fondée sur l'estime, et quelqu'attachement qu'il ait eu,

Digitized by Google

il a toujours commencé par sa raison. La beauté peut le surprendre, mais elle ne l'attache pas; le mérite le gagne et la bonté le retient. La douceur, l'honnêteté, la bonne conduite sont les premiers agrémens qu'il cherche; il faut pourtant que la personne soit agréable; et, bien que la raison soit la maîtresse, il faut que les yeux puissent être contens. La précipitation en matière de tendresse lui est suspecte, mais aussi trop de lenteur et de difficulté le rebute. Il laisse aux autres, pour délibérer, le temps qu'il prend pour lui-même; mais si l'amitié se lie avec tant de peine, il y a un terme de patience au-delà duquel il ne va point. Quand l'affaire est une fois conclue et qu'il s'est donné, c'est pour toujours et sans réserve; aussi il veut qu'on se donne de même, et croit qu'un cœur qui se partage ne vaut pas le sien tout entier. Il est capable de jalousie, et quoi qu'il en arrive, il veut être distingué et préféré. Il est de l'humeur de ce prince qui disoit : *Ou César ou rien.* Son

Digitized by Google

amitié languit si on ne la nourrit de quelques douceurs, et il n'aime rien tant que de sentir qu'il aime et de connoître qu'il est aimé. Il voudroit pouvoir toujours être là où est son inclination. Il s'entretient à cœur ouvert, il est en pleine confiance, il ne se pique pas de briller comme il feroit dans une compagnie indifférente, et l'on diroit qu'il donne son esprit à ses connoissances, mais qu'il garde son cœur pour ses amis. Aussi son amitié n'est pas de ces passions discoureuses qui s'évaporent en beaux sentimens; elle sent beaucoup plus qu'elle ne dit, et pourvu qu'elle se fasse bien entendre, elle ne se met pas en peine de se faire admirer.

Il observe tous les soins qu'on prend et tous les pas qu'on fait pour lui; et dans l'impuissance où l'on est de se rendre de grands services, il sait qu'il y a une espèce de fidélité et d'exactitude dans les moindres choses, qui répond de celles qu'on auroit dans les grandes, et que tout se

Digitized by Google

doit compter entre amis. Il est délicat et difficile sur ce qu'on se doit quand on s'aime; il veut qu'on s'entende à demi-mot, qu'on se prévienne et qu'on devine ce qui peut plaire; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impose à lui-même; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. Il a quelquefois des absences d'esprit qui le font soupçonner d'avoir quelques intervalles d'indifférence, mais il répare cela par des redoublemens de tendresse qui lui prennent de temps en temps.

Quand on vient à diminuer de l'affection qu'on a pour lui, il la compte pour entièrement passée. Il tient que l'amitié comme la dévotion se perd dès qu'elle se relâche. Il seroit moins fâché de tomber tout d'un coup, que d'avoir le déplaisir de descendre par degrés, et il est bien près de ne plus aimer, quand on commence à l'aimer moins. S'il s'apperçoit qu'on

Digitized by Google

l'abandonne, il s'en afflige quelque temps, traînant les restes de son amitié jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée, et il a toujours la consolation d'être le dernier à aimer. Quoi qu'il en soit, quand il s'y trouve obligé, il délie sa chaîne, et ne la rompt jamais avec éclat, et se venge de l'injustice qu'on lui a faite, non pas par la colère ou par la haine, mais par une profonde indifférence.

Voilà, mademoiselle, quelles sont les mœurs et les habitudes de notre ami. Si la peinture que je vous en ai faite répond à l'idée que vous en aviez, je ne me repentirai pas de vous avoir obéi : sinon, tenez-vous-en à l'image que vous vous en êtes formée vous-même, et laissez à votre cœur le soin de vous le représenter avec les qualités que vous lui souhaitez. Surtout faites-lui, je vous prie, un secret de cet écrit que je vous envoie. Tenez toujours un voile tiré sur son portrait, et ne me brouillez pas avec un homme qui rou-

Digitized by Google

git de ses vertus comme de ses défauts, et qui, faisant parler les autres de son mérite, n'en parle lui-même jamais.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES

DE RAMBOUILLET,

duchesse de Montausier, dame d'honneur de la reine;

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Étienne de Reims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'Église de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

MULIEREM fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte ? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés.

PROV. 31.

MESDAMES,

LE plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente re-

Digitized by Google

vêtue de force et de bonne grace; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens même de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres, pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grace qu'elle a amassés; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer : il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie : Qui est-ce qui la trouvera : *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'étoit pas capable, s'est ren-

Digitized by Google

contrée en la personne de l'illustre JULIE-LUCINE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions, elle a exprimé ce parfait original, par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connoissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des foiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon désespère de la trouver cette femme forte et courageuse, nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prières, ces expiations, ce sacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusques dans le fond des cœurs; ce triste appareil des sacrés mystères; ces marques religieuses de douleur, que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reste plus que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus. Cette amitié même, et ce nom de

Digitized by Google

sœur, que la chair et le sang vous rendoient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte : « Qui « trouvera maintenant une femme forte ?»

Quand je considère pourtant que les chrétiens ne meurent point; qu'ils ne font que changer de vie; que l'apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'église du ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce qu'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle, une domination souveraine sur les morts et sur les vivans : quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur : la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Digitized by Google

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différens de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte qui résiste aux foiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation, à la douleur dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité; je parle à des ames pures et sincères, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Digitized by Google

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse et à la coutume; et relevant la naissance de notre illustre Duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siècles, où l'on a vu tout à-la-fois cinq frères de cette illustre maison, trois chevaliers des ordres du roi, un cardinal et un évêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissoient de l'éclat de leurs vertus différentes, presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirois que son aïeule, Julie Savellie, étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie; qu'elle comptoit des rois, des conquérans, des souverains pontifes pour ses ancêtres, et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse; et faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserois-je, mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez re-

Digitized by Google

noncé ? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jésus-Christ ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentimens généreux et une louable émulation, et qui fait descendre par une heureuse suite d'exemples, les vertus des pères dans les enfans. La sage JULIE D'ANGENNES sembloit avoir recueilli cette succession spirituelle; et cette gloire qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentimens modestes, et des desirs ardens d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvemens de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque point encore de la raison; qu'on lui confia les secrets les plus importans, dès qu'elle fut en âge de les entendre; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années, et qu'elle fut ca-

Digitized by Google

pable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux et d'élevé dans la cour : on se fit honneur d'avoir part en son amitié ; elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevoit presque au rang des princesses, la desirèrent à l'envi pour favorite ; et telle fut son adresse, que sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auroient pu la lui disputer : tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre, il suffisoit d'avoir été élevée par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité françoise ; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle

Digitized by Google

qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues? C'étoit d'elle que l'admirable JULIE tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connoissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétroit dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernoit les traits les plus délicats? Que personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimoit? Qu'on gardoit ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables, et de la pureté de notre langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit révérée sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut-là que, tout enfant qu'elle étoit, elle se fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à

qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des graces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentimens; et l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Étoit-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle étoit née pour les provinces. Sortoit-elle des provinces, on voyoit bien qu'elle étoit faite pour la cour. Elle se servoit toujours de ses lumières pour connoître la vérité des choses, et pour entretenir la charité; et croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit, que de ne point l'employer, ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les

hommes paroissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus foible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines ; et c'est d'elle que le sage semble avoir

Digitized by Google

dit, que ses lumières ne s'éteindroient point dans la nuit, *non exstinguetur in nocte lucerna ejus.* On estime les biens : elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs : elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie : elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, mesdames, que je m'arrête à ces dernières paroles ; que je me serve de toute votre attention, et que je loue ici une de ses actions célèbres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse : la corruption se répandit d'abord sur le peuple ; elle passa dans les maisons des grands ; elle approcha du palais des rois ; elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille ? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule ? Ce fut

Digitized by Google

en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison ; elle voulut assister ce frère mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant, pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un, menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre, et en celui qui l'assiste ; et l'on ne peut avoir en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de les survivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits, et de ses obligations ordinaires. Les loix de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours, et d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais

Digitized by Google

JULIE s'élève au-dessus des sentimens d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques; elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premières années; et par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté, que Dieu a récompensée de tant de prospérités, et de tant de graces; et vous croiriez, mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisois souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes; il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux: vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte: l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse: l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes, l'autre excitant la fidélité

Digitized by Google

dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle: l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir après un glorieux combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien: jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce semble, perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son époux s'accordoit en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse, et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Un ancien (1) disoit autrefois que les

(1) Thucydide.

Digitized by Google

hommes étoient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune. Que les femmes n'étoient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange; et que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille: de toutes les vertus morales, il ne leur accordoit qu'une pudeur farouche; il leur ôtoit même cette bonne réputation, qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laissoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnoître l'injustice de ce sentiment; car outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe; que les ames d'une même espèce ont des mouvemens semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont

Digitized by Google

capables des mêmes vertus ; l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des foiblesses ordinaires de la nature, à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable JULIE, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de graces ; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble ; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris ; cette ame si noble et si généreuse ; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire ? Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours : ces manières civiles, humaines, officieuses qui lui ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle ; ce tour d'esprit particulier qui

rendoit sa conversation si agréable ; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connoissoit si bien toutes les humeurs, tous les intérêts et tous les usages ? Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisoit oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder ?

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfans du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces sentimens élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun ; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis, de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume ; en un mot, d'être gouvernante d'un dau-

Digitized by Google

phin de France? On pouvoit connoître par ce qu'on voyoit en elle, ce qu'on devoit en espérer; et dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il étoit aisé de juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avoit destinée à son éducation; et que le roi, dont le discernement est si juste, la devoit choisir entre toutes les personnes de sa cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ses vœux et par ses desirs, et le souverain le fit avec connoissance et avec justice. En ce temps qu'il commençoit à se charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditoit ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés, de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissés dans les loix mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en prince pacifique: en ce temps, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il

Digitized by Google

a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée, le soin le plus important de son état.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentimens et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvoit-il penser, pouvoit-il parler plus dignement ? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières : elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu, qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple ! Combien de fois en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel ! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien ! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du prophète : « Seigneur, « donnez au roi votre jugement, et votre

Digitized by Google

« justice au fils du roi (1) ! » Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures, qu'elle lui a depuis insinuées : je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle ressentoit lorsqu'elle voyoit paroître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avoit jetées avec tant de soin dans son cœur ? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle étoit autant liée par l'inclination et par la tendresse, que par la fidélité et par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la foiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur

(1) Ps. 71. v. 1.

Digitized by Google

visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions les fondemens des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs états.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les Souverains. Quelque foiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque ; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence, qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grace,

Digitized by Google

qu'un ancien (1) disoit que Dieu donne à chaque souverain, pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les graces ensemble les accompagnent : alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instrumens de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée ? Y eut-il jamais de jeune prince plus aimable ? Jugez par-là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendoit au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avoit de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas! il falloit se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort! cruelle mort! que ne lui laissois-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances! Que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé les principes! Belle ame qui reposez maintenant dans

(1) Xenophon.

Digitized by Google

le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient; que votre ouvrage se perfectionne tous les jours; qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante; et que dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, mesdames, par ces idées funestes, la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges? Ce seroit ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber sur sa personne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnoissoient le mérite, ou qui adoroient la

Digitized by Google

faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul ; et je me souviens que je parle à des épouses de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien : aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter ; on en abuse quand on les a obtenus ; on n'en veut jouir que pour soi quand on les possède. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes ; et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres. Notre illustre Duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recherché les honneurs,

Digitized by Google

quoiqu'elle les ait mérités. Elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre. Elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son ame avoient été moins connues, je vous dirois seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde, et le secret de parvenir, et qu'elle ne s'est insinuée à la cour ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant, et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie ce qui étoit au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paroissoit au-dessous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, mesdames, les commencemens de ses emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuse maladie; et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en fai-

Digitized by Google

soit presque pas pour sa guérison ? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle approchoit si fort de celle du ciel ? Pouvoit-on briguer pour elle des charges, lorsqu'on étoit assez occupé à lui conserver un reste de vie ? On ne demandoit pas de ces grandes prospérités ; c'étoit assez de ne la point perdre ; et dans le danger où elle étoit, on n'avoit à solliciter que le ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un prince qui devoit être l'héritier de ce grand royaume : il empêcha de mourir celle que sa providence avoit destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs desirs, ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des grands ; et ceux mêmes qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable JULIE ne se laissa point

éblouir à l'éclat des dignités du siècle. Plus elle fut élevée, et plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité; et pleine de ces réflexions judicieuses, qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde : « Qu'est-ce « que nous faisons, » disoit-elle un jour, « et qu'est-ce que nous prétendons avec « notre orgueil? Toutes nos charges tom- « beront bientôt avec nous ; la mort con- « fondra les cendres de celles qui brillent « à la cour, et de celles qui sont obscu- « res dans la retraite; et toute la diffé- « rence ne va qu'à quelques titres de plus « ou de moins dans nos épitaphes. » Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit ; et l'on peut dire d'elle qu'ayant eu, selon le monde, des sujets, et souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentimens, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractère étoit d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain (1), ne parois-

(1) Valer. Max. l. 4. c. 8.

soit pas tant une dame mortelle, qu'une divinité favorable à tous les malheureux? Elle savoit que ceux qui ont accès auprès des rois, doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets, comme font ces anges de paix, qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes, et les encens de leurs sacrifices. Elle savoit que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savoit enfin qu'on a besoin d'intercession et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissans, et nulle pitié n'assiste les foibles, et où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'achève pas de les opprimer.

Elle aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raisonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grace dou-

Digitized by Google

teuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement ? Elle étoit toujours prête à solliciter : semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et sèches, et recueillant des eaux qui se perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut et celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa manière de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit, sans se rebuter, les importuns mêmes, et les graces accompagnoient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisoit choisir les momens favorables pour demander; et je dis d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avoit une loi de douceur qui conduisoit sa langue, et un esprit de prudence et de discernement qui régloit toutes ses paroles : (1) *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.* Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction ; en un temps où chacun juge de son pro-

(1) Proverb. c. 31. 16.

Digitized by Google

chain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui meurent, et où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre, selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode ; que de regrets sincères ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime et de reconnoissance ! Ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes ou de leurs prières. Les familles qu'elle a assistées, et qui lui doivent le repos dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les villes les plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funèbres. Les provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété, et par les aumônes qu'elle y a répandues, retentissent du bruit de ses louanges. Les prêtres offrent pour elle le sacrifice de Jésus-Christ sur les autels, et les pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, et qui en avez craint

Digitized by Google

la corruption, qu'on en pût faire un si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de son salut de cet éclat et de cette abondance, qui sont si souvent des occasions de malheur et de ruine pour les ames ? Ne croyez pas pourtant que pour consoler ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier elle et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matières d'éloges aux dépens de la vérité, et que par une fausse complaisance je tâche d'accorder l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ contre les règles de l'Évangile !

Je sais que sa vie a été réglée; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez-chrétienne ? Dieu l'a délivrée des grands déréglemens qui sont presque inséparables de la faveur et de la fortune; mais a-t-elle évité ces foiblesses attachées à la nature, ces desirs séculiers dont parle S. Paul, ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tièdes pour son salut ? A-t-elle été exempte de ces défauts qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité do-

Digitized by Google

mine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple et par la coutume ; où, si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent, et si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui et les créatures ?

Ainsi quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une reine aussi illustre par sa piété que par son rang et par sa naissance, qui est plus souvent au pied des autels que sur le trône, et de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la cour même : je considère qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a expiés par une longue pénitence qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisième partie de ce discours.

Si l'illustre Duchesse dont nous avons vu les prospérités, eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la joie du siècle ; si, tout éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les ténèbres du tombeau ; si, sortant du pa-

Digitized by Google

lais des rois, elle se fût trouvée devant le tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, et je vous exciterois à la pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funèbre par vos soupirs et par vos larmes.

Je sais bien que l'Église, qui connoît le prix et l'efficace du sang de Jésus-Christ, ne désespère jamais du salut de ceux qui meurent dans sa foi et dans l'usage de ses sacremens; que Dieu exerce, quand il veut, ses jugemens de miséricorde sur ses élus; qu'il a des graces vives et pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes et l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs, et qu'il y a de précieux momens de charité qui valent des années de pénitence. Mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jésus-Christ pour régner avec Jésus-Christ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la prière, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu; que

Digitized by Google

leur abattement vient de la foiblesse de la nature, plutôt que du zèle de la charité ; et que leurs soupirs sont plutôt les effets d'une crainte humaine que les fruits d'une solide pénitence.

Je rends graces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles et humiliantes, par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entière à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnoient autrefois aux pénitens d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés mystères. Ils se sacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ ; ils demeuroient prosternés aux portes des temples sacrés, avant que d'oser approcher du sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'appaiser sa justice, avant que de jouir de ses faveurs. Ce que la discipline de l'Église avoit établi, la Providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse sœur,

Digitized by Google

mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever jusqu'à lui; et par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours? Je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une foiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois. Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restoit de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps; que son zèle la soutint dans les défaillances de la nature; qu'elle sacrifia sa santé, toute foible et tout usée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprès d'une grande reine; et que de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle étoit de la servir? Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Digitized by Google

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence ; et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même respectueuse qu'elle avoit pour le prince, la tenoient si étroitement liée ; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu longtemps dans la cour des rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe par les endroits les plus éclatans, sont toujours prêts à se fermer, lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissans, qui ne le frappent que foiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions foibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite. De-là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment, ne laissent pas enfin de s'y plaire. La pa-

Digitized by Google

tience y est soutenue par le desir, et le desir par l'espérance. (1) C'est cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que sa liberté : quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables, des esprits et des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ses vanités.

Voilà la grace qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret et dans le silence. Elle est sortie de l'Égypte; et par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse où coulent le lait et le miel. Elle a regardé ses dernières années comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée, et qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive, ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avoit été si prompte et si pré-

(1) Fascinatio nugacitatis. Sap. c. 4.

Digitized by Google

sente, devint toute vuide des espèces et des images du siècle, Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement, qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement ; et cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie, parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas ressenti de ces douleurs aiguës, qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, et la vie comme un supplice; que sa croix a été plus incommode que pesante, et que cette langueur qui la consumoit insensiblement, étoit plutôt une privation de plaisir qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât : il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en

a augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toute sa constance : on sent beaucoup moins à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée; les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte, ce que Salomon a dit de la sienne : *Accinxit fortitudine lumbos suos :* (1) qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie, qui lui ôtoit incessamment quelque partie d'elle-même, et qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais

(1) Prov. 31.

Digitized by Google

été plus égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche, ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude ? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue ou trop rigoureuse ? A-t-elle cru que sa croix étoit trop dure ou trop affligeante ? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées aux pieds des autels, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes ? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres ; et après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, mesdames, sans se plaindre ?

Digitized by Google

Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et de crainte? ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle, n'étoit pas une foiblesse d'esprit; c'étoit un zèle de pénitence. Ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie; c'étoit le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez; et rappelant dans l'amertume de son ame ces années qu'elle avoit passées dans les honneurs et dans la gloire: « Je ne me plains « pas de mourir, disoit-elle, je me plains « d'avoir vécu trop heureusement. Les pei- « nes que le ciel m'envoie ne sont pas « proportionnées aux prospérités que j'en « ai reçues; et je souffre de ce que je ne souf- » fre pas assez. » Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe et qui ne laisse que du regret! et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs, qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort!

Digitized by Google

Pardonnez, mesdames, ce mouvement de zèle. Ce que je dis pour confondre les personnes du siècle, doit servir à vous consoler, et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines : heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misère. Oui, elle a reconnu qu'il y avoit en elles je ne sais quelle malignité qui les rendoit souvent criminelles, et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part; elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé, ne regretter pas ses prospérités passées, ne desirer pas même d'être délivrée des langueurs présentes : cette suspension de desirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caractères d'une ame chrétienne? Tristes, mais fidèles témoins de ses derniers sentimens, combien de fois vous a-t-elle dit : « Je ne fais point de

Digitized by Google

« vœux pour ma santé ; j'en fais qui sont « plus dignes de Dieu, qui sont plus im- « portans pour moi ; je lui demande qu'il « me sauve, et non pas qu'il me guérisse. » Qu'elle étoit éloignée de la foiblesse ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison : accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déjà morte, que l'autre desire de vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit ; et s'approchant du ciel où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent : tant le desir de vivre est naturel à tous les hommes! tant on espère ce qu'on desire!

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice, elle a vu venir le coup sans demander grace. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur ; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux et non par ses cha-

Digitized by Google

grins, elle n'avoit que le desir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, mesdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiroient sa fermeté, perdirent la leur; ceux qui la plaignoient, paroissoient presque les seuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur; et ceux qui voyoient le mal étoient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les sentimens tendres et généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerois le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prières si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible, qui, selon les termes de l'épouse des cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort (1). Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déjà si touchées par la perte que vous avez faite!

Éloignons encore un peu, si nous pou-

(1) Fortis est ut mors dilectio. CANT. c. 8.

vons, cette idée funeste de mort : cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ses pieuses mains au soulagement de la malade, tantôt elle les levoit au ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit, où elle sacrifioit toute sa joie, prosternée aux pieds des autels, où elle offroit à Dieu toutes ses peines, elle se partageoit entre ses soins et ses prières, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble qu'on ne doive vivre que pour soi; en un siècle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfans qui soutiennent la gloire de leur naissance, et pour dire encore plus, qui lui ressemblent et qui aient pour elle ces sentimens tendres et respectueux qu'elle a conservés pour son incomparable mère jusqu'à sa mort.

Digitized by Google

Mais hélas! je prononce sans y penser cette funeste parole; et quelque digression que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes; ce seroit faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la foiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constamment qu'elle est morte.

Qui est celui qui ne frémisse au seul nom de la mort? qui ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre, soit par une prévention d'esprit, qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs; soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'amertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu par son péché le plaisir d'être sain et d'être immortel; soit enfin par un juste, mais terrible jugement de Dieu, qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur, ceux qui se sont abandonnés à leurs desirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un

Digitized by Google

confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers sacremens, comme si c'étoit des mystères de mauvais augure. On rejette les vœux et les prières que l'église a instituées pour les mourans, comme si c'étoit des vœux meurtriers et des prières homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur, et pour toute diposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards! quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; et lors même qu'ils sont mourans, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut.

La mort de notre illustre duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans en être émue. Elle l'a sentie sur elle-même, sans s'étonner. Cette langueur, ces abattemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faisoient-

Digitized by Google

ils pas éprouver par avance ? Ces rechûtes, ces agonies fréquentes, ne lui servoient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir ? La main de Dieu qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, et qui en retire, sembloit l'immoler et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sincères de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ reçus plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourans, appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoient-ce pas des avertissemens qu'il falloit se préparer à la mort ? Ces derniers remèdes que l'église emploie pour le salut des fidèles, ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie ?

Le courage qu'elle témoignoit en souffrant, faisoit qu'on lui parloit hardiment de ses souffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à sa vie, osoient lui annoncer sa mort. Cependant vîtes-vous changer son visage? Ses yeux furent-ils jamais moins sereins ? Perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire ? Sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin ? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu

Digitized by Google

dans ses derniers jours. L'interrogeoit-on sur ses maux, lui faisoit-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut ? elle étoit muette, elle étoit insensible. Lui parloit-on des dispositions à la mort ? elle recueilloit dans son sein tout ce qui lui restoit de force et de sentiment, pour rendre raison des mouvemens de son ame ; et ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, et à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, mesdames ? Vous représenterois-je des exemples ? votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siècle ? je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur ? vous n'êtes pas de ces ames païennes, qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherois peut-être dans les raisonnemens des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut

Digitized by Google

que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercées, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette sœur que vous pleurez n'est pas morte (1). Tous ceux qui croient et vivent en moi, ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue, au moins vous l'avez pleurée. Cependant elle est vivante en moi, qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi ? Si je pénètre dans vos sentimens, si j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincère, pense ce que pensoient ces filles affligées et soumises, et qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, chrétiens, qui tenez encore au monde par vos passions, par vos desirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes; reconnoissez les illusions et les tromperies du monde : que cette mort qui vous a touchés vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette

(1) JEAN. c. 11.

Digitized by Google

illustre morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous diroit : Ne pleurez pas sur moi ; Dieu m'a retirée par sa grace des misères d'une vie mortelle ; pleurez sur vous, qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal : apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes ; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau : que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels ; que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le livre de vie ! Que les rois de la terre vous honorent ; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent : malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses anges ! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces instructions ; bénissons Dieu avec elle, et tâchons de nous rendre dignes des graces qu'il lui a faites, et de la gloire qu'il lui a donnée.

Digitized by Google

Notice sur la duchesse de MONTAUSIER, dame d'honneur de la reine.

JULIE-LUCINE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET naquit en 1607 du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, si connue dans son temps par son esprit, et par le soin qu'elle prenoit de rendre sa maison (l'hôtel de Rambouillet) le rendez-vous général des personnages les plus distingués et les plus célèbres en tous les genres de mérite. Si tous ceux qui se rendoient à ces assemblées n'étoient pas également dignes d'être proposés pour modèles, si quelques-uns même par une érudition pédantesque et une affectation ridicule, ont donné matière à la plaisanterie, et excité la veine satirique et comique de Despréaux et de Molière, il n'en est pas moins vrai qu'une société où Bossuet, Fléchier et beaucoup d'hommes de ce mérite se rendoient habituellement, devoit développer de bonne heure dans JULIE D'ANGENNES les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature. Aussi ses progrès en tout genre furent-ils rapides, et dès l'âge le plus tendre se faisoit-elle admirer, tant par les charmes de sa figure, que par la délicatesse, les agrémens, et même la solidité de son esprit.

Un malheureux événement, vers l'année 1631, fit reconnoître en elle des qualités plus précieuses encore. La peste s'étoit manifestée dans la capitale, et des maisons du peuple avoit passé dans les palais des grands. Un de ses frères, âgé de 7 ans, en fut attaqué, et mourut au bout de neuf jours. Pendant tout le temps de cette affreuse maladie, et lorsque chacun craignoit pour soi l'effet de la contagion, elle ne quitta pas son frère un seul instant, donnant aux domestiques l'exemple du dévouement le plus généreux. Ce trait d'une amitié courageuse excita l'admi-

Digitized by Google

ration de Charles de Saint-Maure, alors marquis de Salles, si connu depuis sous le nom de duc de Montausier, et lui inspira le desir de connoître celle qui en étoit l'objet. Il la vit, et conçut bientôt pour elle une passion que Julie d'Angennes ne tarda pas à partager. Long-temps leur union éprouva des obstacles par le défaut de fortune du marquis, et sur-tout par la différence de religion; le marquis étoit calviniste : son abjuration d'une part, et de l'autre l'intervention puissante de la reine-mère et du cardinal Mazarin, applanirent enfin toutes les difficultés, et le mariage s'accomplit en l'année 1645.

Julie d'Angennes avoit déjà 36 ans; son époux étoit de trois ans plus jeune qu'elle, et cependant cette union fut constamment heureuse. Montausier, quand il la perdit, donna les marques de la douleur la plus vive, et dans un homme si bon appréciateur du mérite et incapable de rien déguiser, ce fait seul suffiroit à l'éloge de celle à laquelle il avoit uni son sort.

Lors des guerres de la Fronde, Montausier, toujours attaché au roi et à la reine régente, courut de grands dangers en combattant les rebelles dans les provinces où il commandoit, et reçut même dans un de ces combats des blessures qu'on crut long-temps mortelles, et qui firent désespérer de sa vie. Tout ce temps fut pour son épouse un temps d'épreuve, où par sa tendresse, par son courage, et par la fermeté de son ame, elle acheva de mériter l'estime et l'affection de son époux.

Le calme enfin s'étant rétabli par la paix des Pyrénées, et par le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, Louis xiv, dès que la grossesse de la reine fut déclarée, nomma madame de Montausier gouvernante des enfans de France; et ce choix d'un prince qui en fit tant d'heureux et éclairés, n'est pas sans doute une moindre recommandation pour celle dont nous parlons ici. Desirant aussi l'attacher à la personne de la reine qui montroit beaucoup de

Digitized by Google

confiance en madame de MONTAUSIER, Louis XIV la nomma dame d'honneur de la reine, et voulut qu'elle remplît à-la-fois les fonctions de l'une et de l'autre charge. Mais ayant été reconnu depuis que ces deux fonctions pouvoient difficilement se concilier, le roi préféra qu'elle restât auprès de la reine, et elle donna en 1664 sa démission de la charge de gouvernante.

Sa vie, depuis cette époque, fut égale et tranquille. Elle vit les vertus et le mérite de son époux dignement récompensés, lorsque le roi le nomma gouverneur du Dauphin; et elle partageoit avec lui l'honneur d'un si beau choix, lorsqu'en 1669 une maladie de langueur vint peu à peu, et presque insensiblement, attaquer en elle les sources du sentiment et de la vie. Son dépérissement fut long et d'autant plus sensible à son époux et à sa fille, la duchesse d'Uzès, unique fruit de son mariage. Elle mourut dans leurs bras le 13 novembre 1671.

C'est à elle que fut adressé par Montausier ce Recueil de madrigaux si connus dans l'histoire littéraire sous le nom de LA GUIRLANDE DE JULIE. On désigna ainsi une suite de soixante madrigaux dans chacun desquels une fleur, comme la rose, le jasmin, la violette, etc. offre son hommage à JULIE D'ANGENNES. Montausier les lui fit réciter dans une fête galante et poétique qu'il lui donna, lorsqu'il aspiroit encore à sa main. Tous les beaux-esprits du temps, et Montausier particulièrement, contribuèrent à la formation de cette GUIRLANDE, dont beaucoup de petites pièces sont ingénieuses et très-agréables. Peut-être leur donneroit-on aujourd'hui un tour différent pour l'expression et la forme des vers; mais nous doutons qu'on y pût mettre plus d'aménité, de décence et de délicatesse.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

duchesse d'Aiguillon pair de France,

Prononcée en l'Église des Carmélites de la rue Chapon, le 12e jour d'août 1675.

RELIQUUM est.... ut qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'IMPORTANCE est d'user de ce monde, comme si l'on n'en usoit pas; car la figure de ce monde passe. EP. I. aux Corinthiens. chap. 7.

QU'ATTENDEZ-VOUS de moi, messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministère? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi, si j'interrompois les sacrés mystères pour faire un éloge profane, si je mêlois l'esprit du monde à une

Digitized by Google

cérémonie de religion, et si j'attribuois à la force ou à la prudence de la chair, ce qui n'est dû qu'à la grace de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point, et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre qui offre attentivement le sacrifice que l'église appelle terrible, un prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrire la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funèbres, la nature se trouve saisie; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages : soit horreur, soit compassion, soit foiblesse, tous les cœurs se sentent émus; et chacun regrettant la mort d'autrui, et tremblant pour la sienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure et une figure qui passe.

Oui, messieurs, les plus tendres ami-

Digitized by Google

tiés finissent : les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface ; les plaisirs sont des amusemens qui ne laissent qu'un long et funeste repentir ; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de momens qui passent ; et par ces révolutions continuelles nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne, qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose ; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée ; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, desirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur. Heureuse encore une fois l'ame qui, s'élevant au-dessus d'elle-même, et malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine,

Digitized by Google

passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son créateur.

J'ai fait, messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très-haute et très-puissante dame, madame MARIE DE WIGNEROD, duchesse d'Aiguillon, pair de France; et croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir; pénétrée durant sa vie des tristes, mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur elle a sauvé son cœur des attachemens grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre; quel fruit recueillent-ils de leur grandeur? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut, en le méprisant; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connoître les dangers; ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur éleva-

Digitized by Google

tion, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grace à Jésus-Christ, il se trouve des ames fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris; qui s'élèvent à Dieu par la foi; qui se communiquent au prochain par la charité; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est-là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement; riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ; vivante, que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence, que vous demandoit autrefois le roi prophète (1), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas ni rien de profane dans un éloge que je prononce devant vos

(1) Ps. 31.

Digitized by Google

autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle l'apôtre (1), plus propres à satisfaire une vaine curiosité, qu'à édifier une foi solide. Vous savez, messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient, par une longue succession de vertus, et a mérité par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissemens d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même, et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse Duchesse, sinon qu'elle a

(1) Epist. 1. Tim. cap. 1.

Digitized by Google

anobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs, plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ?

Ces sentimens furent gravés dans son esprit aussi-tôt qu'elle en fut capable; et quand ne le fut-elle pas? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge; elle eut de bonnes inclinations; elle conçut de bons desirs; elle fit de bonnes œuvres presque au même temps. Les vertus sembloient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses élus de bénédictions avancées; et par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la grace qu'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien, par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa providence leur a marquées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux du ciel, ne fut pas long-temps sans

Digitized by Google

porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes, aussi-tôt qu'on les eut vues naître; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins; cette modestie qui la retint toujours dans les loix d'une austère vertu et d'une exacte bienséance; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux; cette grandeur d'ame qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues; et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, et à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimoit capable. Ces vertus, qui sont le fruit de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étoit, ce semble, le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde, c'est d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est née d'une mère (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle

(1) Françoise du Plessis-Richelieu.

à la cour d'une grande reine (1), pour en être un des principaux ornemens: un coup imprévu de tempête civile et domestique, jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée qui l'honoroit de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux, tiré du sein de la faveur et de la fortune; (2) et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le ciel la cause de ces funestes événemens. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les desirs et les affections de cette ame choisie, rompiez ses liens aussi-tôt qu'ils étoient formés, et mêlant à ces premières douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêtai-je à ces circonstances? Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déjà pour

(1) Marie de Médicis.
(2) M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siége de Montpellier.

Digitized by Google

l'honneur de sa maison, et plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'administration des affaires, un homme plus grand par son esprit et par ses vertus, que par ses dignités et par sa fortune; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événemens, et de réparer les mauvais; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils; juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens que Dieu fait à certaines ames qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître, ce que son maître fit pour lui; les services qu'il rendit et les graces qu'il reçut: et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'église a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens,

Digitized by Google

les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnoissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle et nécessaire.

La grandeur de la nièce étoit liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle ? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement, qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les graces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, messieurs; la foi lui découvre tous les piéges qui l'environnent. Elle apperçoit, au travers de tant d'apparences trompeuses, le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si longtemps et vieilli saintement sous le joug de l'évangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe, elle vola sur le Carmel, pour y mener, comme vous, aux pieds des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivoit,

Digitized by Google

sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent à son dessein, et sa foible santé lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées? Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée? Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa faute, et non pas celle de la nature? Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation toute entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne pût la troubler? Aveugle sagesse des hommes, qui sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu! ou plutôt, sage Providence de Dieu, qui par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes! C'étoit assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs, et qui voit nos volontés dans le fond de l'ame,

Digitized by Google

se contenta de ce desir qu'il avoit lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite, celle dont les exemples devoient être si éclatans, et dont la charité devoit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par-là, messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un état où elle auroit pu soutenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre qui sert un grand roi, et qui l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Aussi

Digitized by Google

chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses ; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les momens commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable ?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des foibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source, que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savoit-elle une famille opprimée ? elle animoit la justice contre l'oppression. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés ? elle leur procuroit des emplois selon leurs talens. Arrivoit-il des dissensions et des discordes ?

Digitized by Google

elle portoit des paroles de réconciliation et de paix. Apprenoit-elle les cris et les gémissemens des provinces que le malheur des temps avoit affligées? elle leur obtenoit, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagemens et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquoit aux affaires d'état, et lui laissoit le ministère de ses libéralités et de ses aumônes; et pendant que l'un formoit dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparoit ainsi une longue et heureuse matière de triomphes, l'autre songeoit aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelans, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparoit la matière de ces glorieux établissemens, qui seront les monumens éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impu-

Digitized by Google

nément : vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez non-seulement la charité qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine qui est le lien de la société civile ; vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles (1), selon la parole de l'écriture, et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, messieurs, à une juste indignation : je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance : apprenez comment elle use des richesses.

L'esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes : il leur attribue un caractère de réprobation qui paroît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugemens. Il avertit de les craindre ; il commande de les mépriser ; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurcissent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce

(1) Viscera impiorum crudelia. Prov. 12.

Digitized by Google

qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, et tous les autres déréglemens de l'ame.

Toutefois le même esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grace; qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses; qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouvent dans le ciel, et que Dieu qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'église par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur les ames nobles et désintéressées, renouvelez, messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez, qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejette aucune prière, qui prévient souvent le desir, et qui ne

Digitized by Google

manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager. Je voudrois vous marquer ce zèle avec lequel elle animoit les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et ranimoit la charité en un siècle où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que les vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Digitized by Google

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort, l'humilité qui les a cachées ; je les laisse sous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je, perdues! Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie : et Dieu qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la récompense. Publions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeurs et tant de misères tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siècle ? On en prévoyoit l'utilité, on en connoissoit l'importance depuis long-temps. Personne ne discernoit plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savoit, en donnant l'aumône, si l'on soulageoit la misère, ou si l'on entretenoit l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendians, sans reli-

Digitized by Google

gion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentoit de se plaindre de ces désordres, qu'on croyoit non-seulement difficile, mais encore impossible de corriger. Il falloit de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds; une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes pour la plupart déréglés. Où se trouvoient ces qualités, qu'en la seule duchesse d'Aiguillon? Elle fut l'ame de cette entreprise, elle encouragea les uns, elle sollicita les autres, elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zèle des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avoit heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtimens de cette sainte maison, où Dieu, créateur

Digitized by Google

des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres : durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siècles, et soyez d'éternels monumens des soins et des libéralités de votre première bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvroit une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendoit l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le soldat recueille ce que le laboureur avoit semé, et consume en peu de temps non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres : où des familles effrayées fuyent devant la face de l'épée de l'ennemi, et croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles, où, selon le langage du prophète, le ciel fut d'airain et la terre de fer. Les mères mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfans, les enfans entre les bras de leurs mères, faute de pain; et les peuples dans les campagnes et dans les villes, ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches, souvent intéressés, qui songeoient

Digitized by Google

plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudroit vous décrire ici toutes les misères humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son évangile. Elle donna ce qu'elle avoit de superflu, elle vendit ce qu'elle possédoit de précieux, elle se retrancha de ce que d'autres auroient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue Saint Paul, elle assista les pauvres selon ses forces, au-delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abon-

Digitized by Google

dante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, messieurs, ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avoit sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avoit appris dans l'écriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup, et que la mesure de leurs aumônes doit être celle de leurs richesses. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandît en superfluités infinies, et qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savoit enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'apôtre, c'est-à-dire avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croyent dans l'impuissance d'être cha-

Digitized by Google

ritables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient les chrétiens languissans et demi-morts, sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les pères? Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je lasserois votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenois d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part; et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux? elle y joint des missions, afin que les pauvres soient nourris, et soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats, qui dans leurs prisons flottantes gémissent sous le travail de la rame, et sous l'inhumanité d'un comite? elle veut qu'on les instruise, et qu'on

Digitized by Google

leur apprenne à faire d'un supplice forcé, une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves ? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le desir de la liberté des enfans de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution, et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre, pour étendre le royaume de Jésus-Christ ! Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tous les peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison : « Seigneur, que « votre nom soit sanctifié parmi ces na- « tions infidèles ? » Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses desirs au-delà de tant de mers que la foiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer ? Combien de fois jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des Sauvages, et croyant y voir une

Digitized by Google

moisson jaunissante qui n'attendoit que la main des ouvriers, pria-t-elle le père de famille d'y en envoyer?

Elle n'épargna rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques, qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'évangile. Le ciel, la mer, les vents, favorisent d'abord cette entreprise. Mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation; et les flots irrités font tout d'un coup échouer avec le vaisseau, les espérances qu'on avoit conçues du salut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les sentimens de notre duchesse? Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur; mais elle n'en fut pas abattue. « Je reconnois, Seigneur, disoit-elle, « ce que vous avez dit dans votre évan- « gile, qu'après avoir travaillé selon nos « forces, nous sommes encore des servi- « teurs inutiles. Vous savez mieux que « nous en quoi consiste votre gloire: toute « la nôtre est d'être soumis à vos volontés.

« C'étoit votre œuvre; vous l'accompli-
« rez, quand le temps et les momens que
« vous avez marqués pour cela seront ar-
« rivés. Nous avons essayé d'envoyer par
« mer des ouvriers à votre vigne ; vous
« nous avez fermé ce chemin, vous pou-
« vez nous en ouvrir d'autres : et lors mê-
« me que nous adorons la sévérité de vos
« jugemens, nous espérons en votre mi-
« séricorde. »

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité; elle redoubla son zèle; et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces églises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des cathécumènes. Là coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême. Ici des ames tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignemens plus solides. Là se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix : en l'autre on dresse un

Digitized by Google

autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres courir par-tout selon les besoins; et notre charitable Duchesse, de son palais comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissemens nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée; car, messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son créateur, je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre; je sais que tout homme est pécheur, qu'il y a une mesure de justice au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement: s'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ! Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au sou-

Digitized by Google

verain juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites ; qu'ils lui adressent pour elle ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies ; qu'on loue sa charité dans les assemblées ; que chaque martyr qui y verse son sang, en offre une portion pour elle, et qu'on célèbre autant de fois le saint sacrifice, qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il, qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort ?

Un des plus importans et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'écriture ; et vous savez, messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (1), parce que tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et

(1) Meum est consilium. Pr. v. 8.

Digitized by Google

de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre Duchesse, et la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive, ni forcée; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever; et mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité; femmes mondaines, qui dans une retraite de bienséance, couvrant les

Digitized by Google

restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs, arrachés par la crainte des jugemens prochains, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort (1), selon l'expression de l'écriture; tremblez devant lui, priez-le qu'il renforce autant votre foi et votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, messieurs; je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si souvent l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se ralluma sa ferveur toutes les fois que le commerce du siècle l'avoit tant soit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce chœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion, ces oratoires où elle a pleuré ses péchés, et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes; ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y sont encore comme vivantes; et pour recueillir tout ensemble, ce

(1) Cum occideret eos, quærebant eum. Ps. 77.

Digitized by Google

monastère, qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples.

Épouses de Jésus-Christ, qui m'entendez, interrompez ici mon discours, si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connoissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit, de votre sœur; car elle fut pour vous l'un et l'autre, et la grace joignit en elle la grandeur d'une duchesse, et l'humilité d'une religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité, et vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, messieurs, qui pourroit dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime; avec quelle soumission elle ploya sa volonté dès que celle de Dieu lui fut connue; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres; avec quelle constance elle supporta les pertes, les afflictions, et les disgraces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pour-

quoi perdrois-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines ?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires, quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être : que d'agitations ! que de traverses ! ceux qui l'admirent voudroient être en sa place ; ceux qui le craignent voudroient l'en tirer. Ses vertus font des envieux ; ses bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute : ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès ; et de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De-là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissans par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme

Digitized by Google

forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui étoit facile de se venger. Elle lassa l'injustice par sa patience. Elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie ; et toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appeloit ; et ce bon usage des biens et des maux, qui la détachoit insensiblement de la vie, la conduisoit au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étoient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, messieurs ; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante, que lorsque Dieu voulut qu'elle finît. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se resserre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes

Digitized by Google

de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se lèvent insensiblement. Les desirs s'enflamment à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvemens de la grace, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Ce furent là, messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grace de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux selon les forces ou les foiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités, sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir; mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence; prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de la patrie, supportant patiemment les peines de son exil; entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant toute entière à son créateur, elle attendit tout ce qui pou-

Digitized by Google

voit arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zèle ? Autant de mots, autant de sentimens de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence; elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable : elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grace. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentimens. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les règles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenoit, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié, ces yeux qu'elle avoit déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée.

Digitized by Google

Moment fatal pour tant de pauvres, dont elle étoit la mère et la protectrice! Moment heureux pour elle, qui entroit en possession de l'éternité! Moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle!

Hélas! nous vivons sans réflexion. A nous voir pousser nos desirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons; qui ne diroit que nous croyons être immortels? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui composent la durée de notre vie, s'écoule insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte; pensons que la fi-

Digitized by Google

gure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage ; imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles.

Notice sur la duchesse D'AIGUILLON.

MARIE WIGNEROD du Pont-de-Courlay, connue d'abord sous le nom de marquise de Combalet, ensuite sous celui de duchesse D'AIGUILLON, naquit en 1604. Elle étoit fille d'un gentilhomme de Poitou, et par sa mère, nièce du cardinal de Richelieu. On sait peu de chose des premiers temps de sa vie jusqu'à l'élévation de son oncle devenu si célèbre, et qui influa si puissamment sur les destinées de l'Europe pendant le règne de Louis XIII. Ce qu'il y a de certain, c'est que née avec beaucoup d'esprit, elle avoit, comme le cardinal son oncle, une ame forte, élevée, et faite pour les grandes choses. Dès qu'elle entra dans le monde sous les auspices de son oncle, elle s'y fit une grande réputation, qu'elle ne dut pas seulement à la faveur du cardinal, et au crédit dont elle jouissoit auprès de lui, mais encore aux qualités heureuses et aux talens dont elle étoit douée. En 1620 elle avoit épousé Antoine du Roure, marquis de Combalet, qui fut tué deux ans après au siége de Montpellier. Restée veuve à 18 ans, ornée de tous les dons de la nature et de la fortune, attachée en qualité de dame d'atours à la reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, qui l'honora long-temps

Digitized by Google

de sa bienveillance, et enfin environnée de tout l'éclat du cardinal qui lui montroit beaucoup d'attachement et de confiance, il n'y avoit pas de partis riches et puissans auxquels il ne lui fût permis d'aspirer; aussi a-t-on cru pendant long-temps que le cardinal avoit conçu pour l'avancement et le mariage de sa nièce les vues les plus ambitieuses. Que ces conjectures soient vraies ou fausses, le fait ne les a point confirmées. Madame de Combalet ne fut point remariée; mais jusqu'à la mort de son oncle elle n'en jouit pas moins constamment du plus grand crédit auprès de lui. L'usage qu'elle en a fait jusqu'au dernier instant, justifie tous les éloges que lui donne Fléchier dans son Oraison funèbre. Cette haute faveur cependant fut précisément ce qui la fit haïr de la reine Marie de Médicis, qui, s'étant brouillée avec le cardinal, et mettant tout en œuvre pour le faire renvoyer, commença d'abord par renvoyer sa nièce d'auprès d'elle. Mais cette disgrace, loin de lui nuire, ne servit qu'à resserrer encore les liens qui l'unissoient à son oncle, à lui faire partager son triomphe, et donner un plus grand éclat au crédit et à la considération dont elle jouissoit. Marie de Médicis fut forcée de se retirer à Bruxelles après s'être sauvée du château de Compiègne, où elle étoit comme prisonnière, et Richelieu, pour dédommager sa nièce, acheta pour elle la ville et terre d'Aiguillon en Guyenne, qu'il fit ériger pour la troisième fois en duché-pairie. Il lui fit donner aussi le gouvernement du Havre qu'elle conserva toute sa vie.

Le cardinal mourut en 1642. Il étoit naturel que par cet événement la duchesse d'Aiguillon perdît aux yeux du monde la considération attachée au crédit; mais la considération personnelle lui demeura toujours acquise. Il faut dire aussi à la louange du cardinal Mazarin qu'il se fit constamment un devoir de reconnoître envers la nièce toutes les obligations qu'il avoit à l'oncle; il la soutint en conséquence

Digitized by Google

dans tous les honneurs et dignités dont elle avoit été revêtue sous le ministère de ce dernier.

Dès cette époque cependant madame d'AIGUILLON sentit qu'il lui convenoit de se retirer du monde et des affaires; et pendant tout le reste de sa vie elle ne fut plus occupée que d'œuvres pieuses et charitables. Ses aumônes furent immenses, et sa munificence n'eut de bornes que celles de sa fortune, qui d'ailleurs étoit considérable. L'hôpital général, pour la fondation duquel elle concourut avec le premier président Bellièvre, celui des Enfans-Trouvés, les hôpitaux de Ruel, d'Aiguillon, et beaucoup d'autres établissemens de ce genre, tant dans la capitale que dans les provinces, en sont des monumens encore subsistans, et dans des temps de disette et de calamité, des contrées entières n'ont dû qu'à ses dons les moyens de subsistance que la nature leur refusoit, ou dont des circonstances malheureuses les avoient privées.

Il n'est rien moins qu'indifférent de remarquer ici, comme un nouveau titre pour madame d'AIGUILLON à la reconnoissance de la postérité, que ce fut elle qui, protectrice de Corneille, le soutint contre son oncle lui-même, déjà prévenu contre lui, et qu'on avoit cherché à aigrir encore par les propos les plus calomnieux. C'est à elle aussi que Corneille a dédié sa tragédie du Cid, et l'épître dédicatoire prouve assez que ce grand poète voyoit en elle son unique appui.

Après une maladie longue et douloureuse, elle mourut dans les sentimens de piété les plus édifians, le 17 avril 1675, dans la soixante-onzième année de son âge. Les malheureux qu'elle avoit toute sa vie assistés de tous ses moyens, eurent encore la plus grande part aux dispositions de son testament.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT

ET TRÈS-PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

Vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du haut et bas Limosin;

Prononcée à Paris, dans l'Église de Saint-Eustache, le 10e jour de janvier 1676.

FLEVERUNT eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel! 1. MACH. 9.

TOUT le peuple le pleura amèrement; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël!

JE ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en re-

Digitized by Google

cueillant ces termes nobles et expressifs dont l'écriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée (1) : cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit

(1) 1. Mac. c. 3, 4, 5, etc.

à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie. Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme « puissant, qui sauvoit le peuple d'Is- « raël! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet « homme puissant, qui sauvoit le peuple « d'Israël! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'afflic-

Digitized by Google

tion que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'écriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vain-

cus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée. A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et ver-

Digitized by Google

tueux capitaine, dont les intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai par-tout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

N'ATTENDEZ pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. DE TURENNE comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau sang, des principes d'erreur et de mensonge; et parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de

Digitized by Google

pénitence; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença à porter les armes. Des siéges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois, où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin par-tout où ils coulent, la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et pour le salut de

Digitized by Google

l'état. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, (1) selon les termes de l'écriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; et l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. (2) Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places, qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va

(1) Ps. 73.
(2) Perpignan et Colioure.

Digitized by Google

recueillir au-delà du Rhin (1) les débris d'une armée défaite; il prend des villes, et contribue au gain des batailles. Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presqu'aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à

(1) Trèves, Aschaffembourg, etc. Combat de Fribourg, bataille de Norlingue.

Mariandal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes, (1) il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, (2) selon le prophète, sont des abîmes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un état les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelqu'éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité

(1) La paix de Munster.
(2) Ps. 35.

Digitized by Google

naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, messieurs! Votre esprit vous représente déjà sans doute M. DE TURENNE à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion ; ramener ceux que le mensonge avoit séduits, rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés, et crier comme un autre Moïse à toutes les portes d'Israël : « Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi (1). » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont (2), et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, et

(1) EXOD. 32. (2) Le pont de Gergeau.

Digitized by Google

releva par cette prudente et heureuse témérité, l'état penchant vers sa ruine (1). Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi qui, dans les siècles idolâtres, auroit passé pour le Dieu des batailles. (2) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traité un prince étranger, dont il avoit pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques et parti-

(1) A Blaneau.
(2) A Villeneuve Saint-George.

Digitized by Google

culières furent assoupies ; si les loix reprirent leur ancienne vigueur ; si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces ; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu qui tire, quand il veut, des trésors de sa Providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même ; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis ; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages ; mais qui se mesure avec

Digitized by Google

ses forces ; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles ; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu ; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler, m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne ! Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux : (1) Ici il forçoit des retranchemens, et secouroit une place assiégée : là, il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne : (2) ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage : (3) ce lieu cou-

(1) Le secours d'Arras.
(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc.
(3) Retraite de Valenciennes.

Digitized by Google

vert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite : (1) ici il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville et gagnoit une bataille : là distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, et il alloit en faire lever un au même temps.

Je recueillerois ensuite tant de succès, et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, (2) et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin (3) autant de

(1) Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque. Saint-Venant pris. Ardres secourue.
(2) Paix des Pyrénées.
(3) A Entk, Sentkein, Mulhausen, etc.

Digitized by Google

trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presqu'inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc ! N'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne ? (1) L'écriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence ? (2) Non,

(1) Joel. c. 7.
(2) Epist. ad. Rom. c. 13.

Digitized by Google

messieurs : je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée ; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes ; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens ; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste ; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. DE TURENNE, je puis avoir pour témoins de ce que je

Digitized by Google

dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux même qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis ? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières ? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille ? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation ? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république ? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, au-

Digitized by Google

tant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin il s'étoit fait une espèce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le desir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne ren-

ferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite ? Et comment saura calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes ? (1) Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux (2), que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles.

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. DE TURENNE, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez; et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eût-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement ; qui eût plus de précau-

(1) SAP. c. 6. ECCL. c. 9.
(2) PROV. c. 16.

Digitized by Google

tions et plus de ressources ; qui fût plus agissant et plus retenu ; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience ? Il prenoit des mesures presque infaillibles ; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artifi-

Digitized by Google

cieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans

Digitized by Google

que je le dise. Avec des troupes considérables, seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le desir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Digitized by Google

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible; elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire; car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions: c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans: c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches qu'il faut mener au combat; de téméraires qu'il faut retenir; d'impatiens qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre sans

Digitized by Google

se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce prince que nous pleurons ! Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices ; et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison (1), comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques ; et qu'il est et général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficultés qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebute ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à

(1) Gen. 14.

ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui, pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune, qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice, qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentimens, qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des princi-

Digitized by Google

pes encore plus grands ; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne (1), d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand roi qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages et intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudens sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et

(1) Mascaron, alors évêque de Tulle.

a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, (1) et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'auroit pas fait un homme avare et ambitieux! Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien; il ne desire, (2) à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses; et quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins,

(1) Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.
(2) Prov. c. 30.

Digitized by Google

et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un roi aimer son sujet plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si cé-

Digitized by Google

lèbre ? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se

Digitized by Google

figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes, la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse ; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux, leur devient odieux et insupportable ; et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués ; et c'est le privilège de M. DE TURENNE d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'état ; ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir, et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses

Digitized by Google

fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace, et si celui dont sa providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténèbres, et il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges et des précipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains rayons de graces et de lumières lui firent appercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi et un Jésus-Christ; et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désinté-

Digitized by Google

ressée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fidèles ? Combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'évangile : « (1) Seigneur, faites que je voie? » Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures, que Jésus-Christ a laissées à son église, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire ?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, et le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres, au royaume de son fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle : ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus no-

(1) Marc. c. 10.

bles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

TROISIÈME PARTIE.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre et vaincre; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrois au rang des Scipion et des Fabius, je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une

Digitized by Google

religion pure, et consacrant par une sincère piété, tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source ; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, messieurs! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs ; n'entrent dans le sein de l'église que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler ; il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés mystères! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur,

Digitized by Google

selon le conseil du Sage (1), dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'église tous ceux que le schisme en a séparés: il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de S. Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui aban-

(1) Sap. 1.

Digitized by Google

donnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidens de son zèle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette église, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, messieurs, lorsque la Providence de Dieu permit que le roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des états d'une république injuste et ingrate, et fît sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, et qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphoit

Digitized by Google

avec le prince. Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes (1), il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion : l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels : l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'arche autour des pavillons d'Israël : puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'état, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'église.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées ; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous

(1) Arnheim, Nimègue, les forts de Buritk, de Skein, etc.

Digitized by Google

les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions (1), où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe

(1) Combat d'Eintzeim.

trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtemps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, » dit-il, « notre sort n'est pas en nos « mains, et nous serons nous-mêmes « vaincus, si le Seigneur ne nous favorise. » A ces mots il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même: on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu

Digitized by Google

de solennelles actions de graces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels?

C'étoit en ces occasions que M. DE TURENNE, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seule elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force, et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puis-

Digitized by Google

sance, il dit avec le prophète: « (1) Ceux-là « se fient au nombre de leurs combat- « tans et de leurs chariots : pour nous, « nous nous reposons sur la protection « du Tout-Puissant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de

(1) Ps. 19. 8.

Digitized by Google

tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible (1), mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires. Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses

(1) Ps. 65.

propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs; et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs: TURENNE meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la Renom-

Digitized by Google

mée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répan-

Digitized by Google

dre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce temps étoit-il arrivé, où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos écritures (1) de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni dé-

(1) Paral. l. 2. c. 32.

couvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent et le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son roi même, et quel roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes : mais l'écriture m'apprend que ce que l'homme pense (1), et l'homme lui-même, n'est que vanité (2). Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé

(1) Ps. 93. 11. (2) Ps. 38. 6.

Digitized by Google

selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume qu'il a si généreusement défendu ; mais après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc, comme il voudra, les grandeurs humaines ; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant, par la miséricorde du Seigneur, depuis long-temps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ! Nous eussions vu, quel spectacle ! au milieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ? Sa foi vive et sa cha-

Digitized by Google

rité fervente nous auroient sans doute touchés; et il nous resteroit un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse; d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, messieurs? Que dis-je, conjectures? C'étoient des desseins formés. Il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'apocalypse; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces et secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, et il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisoit déjà la fonction de Moïse sur la montagne; et sous les armes d'un guerrier, portoit le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres

replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous ; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce et toujours desirable.

Digitized by Google

Notice sur le vicomte DE TURENNE.

Le même motif qui précédemment nous a portés à resserrer autant que possible la Notice relative au Grand Condé (Oraison funèbre de Bossuet , tom. 2 , page 123 ,) nous porte à resserrer également celle relative au plus illustre de ses émules et contemporains. Ce n'est ici, encore une fois, qu'un simple mémorial offert aux lecteurs , que l'on suppose déjà instruits de tout ce qui regarde les personnages illustres dont il est ici question , mais qui cependant , pour la parfaite intelligence de leurs Oraisons funèbres , peuvent sentir encore le besoin d'un exposé succinct qui remette de l'ordre dans des souvenirs plus ou moins confus , plus ou moins effacés. De plus , il faut bien observer que l'objet de nos Notices en général étant essentiellement de rendre la lecture de ces morceaux d'éloquence parfaitement claire et intelligible , ce n'est pas précisément sur les faits les plus mémorables et les plus importans par eux-mêmes , mais sur ceux que l'Orateur a pu rapporter , ou auxquels il a fait allusion dans son discours, que nous avons dû particulièrement nous arrêter pour les rappeler , avec leurs circonstances principales , à la mémoire et à l'attention des lecteurs.

HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE , vicomte de Turenne , naquit à Sédan le 11 septembre 1611. Il étoit second fils de Henri de la Tour d'Auvergne , duc de Bouillon , prince souverain de Sédan , et d'Elisabeth de Nassau , fille de Guillaume de Nassau, premier du nom , et prince d'Orange. Il fit ses premières armes en Hollande , n'ayant alors que 14 ans , sous le commandement du prince Maurice de Nassau son oncle maternel , qui le fit servir comme soldat avant de l'élever à aucun grade. Après la mort du prince Maurice , il continua de servir sous les ordres de Frédéric de Nassau , qui succéda dans le comman-

Digitized by Google

dement au prince Maurice, et qui donna au jeune Turenne une compagnie d'infanterie. Turenne, dans ce nouveau poste, ne tarda pas à donner des preuves d'audace et d'intrépidité qui fixèrent sur lui tous les regards. Le bruit de ses actions parvint à la cour de France où régnoit Louis XIII, ou plutôt le cardinal de Richelieu sous son nom. Ce ministre venoit de faire signer à la duchesse de Bouillon, devenue veuve, un traité par lequel elle promettoit de demeurer toujours attachée aux intérêts du roi, qui de son côté s'engageoit à prendre la maison de Bouillon sous sa protection; et par une suite de ce traité, la duchesse envoya le vicomte son fils en France pour servir d'otage et de caution de sa fidélité. Turenne fut reçu du cardinal avec les égards dus à sa naissance, et à la réputation qu'il s'étoit déjà faite; il eut une compagnie d'infanterie, et alla servir en Barrois sous les ordres du maréchal de la Force. Celui-ci rendit de la conduite de Turenne un compte si avantageux, que le cardinal le fit aussi-tôt nommer maréchal de camp. C'étoit le premier grade militaire après celui de maréchal de France, et Turenne n'avoit encore que 23 ans.

Turenne, sensible à cette récompense, n'y vit qu'une obligation pour lui plus étroite de s'attacher à la France, et de signaler son zèle pour les intérêts de cette puissance. Nous ne le suivrons pas dans le cours de ses exploits militaires si brillans, si variés, et qui déjà ont occupé la plume de tant d'historiens. Tous n'ont qu'une voix pour rendre hommage à ces vertus militaires et civiles dont la réunion est si rare, et que Turenne sembla posséder toutes au degré le plus éminent. On ne savoit ce qu'on devoit plus admirer en lui du grand général ou de l'homme probe, humain, désintéressé, simple et modeste dans son extérieur, comme dans ses discours et toutes ses actions.

Le cardinal mourut en 1642; Louis XIII le suivit de près, et Anne d'Autriche sa veuve fut régente du

Digitized by Google

royaume pendant la minorité de Louis XIV qui n'étoit âgé que de quatre ans. La régente prévoyant les orages qui alloient s'élever, sentit de quelle importance il étoit pour elle de s'attacher un homme tel que TURENNE. Elle le rappela d'Italie où il combattoit, et lui donna, avec le commandement de l'armée d'Allemagne, le bâton de maréchal de France. TURENNE n'avoit encore que 32 ans, et tout le monde sait les nouveaux titres qu'il acquit alors à l'admiration et à la reconnoissance publiques, autant par la manière dont il sut réparer des pertes, que par les victoires éclatantes dont ces pertes furent suivies. La paix de Munster, signée en 1648, mit fin momentanément aux hostilités; mais la guerre civile au même moment s'allumoit à Paris, et menaçoit de tout embraser.

Le duc de Bouillon, frère de notre héros, étoit alors un des principaux chefs du parti si connu sous le nom de la Fronde, et son motif, indépendamment de sa haine contre Mazarin, étoit de faire rompre le traité qui l'avoit en 1642 dépouillé de la principauté de Sédan, ou d'obtenir du moins, en prenant les armes, des conditions plus avantageuses. Au commencement des troubles, TURENNE, incertain d'abord de la conduite qu'il avoit à tenir, s'étoit retiré en Hollande. Ensuite l'intérêt de sa maison, les dangers réels que couroit son frère, l'arrestation des trois princes du sang, et sur-tout l'amour que lui avoit, dit-on, inspiré la duchesse de Longueville, le déterminèrent à embrasser le parti des mécontens. Il vendit, pour lever des troupes, sa vaisselle d'argent et les pierreries que la duchesse de Longueville lui avoit confiées pour cet usage, puis se lia par un traité avec l'archiduc Léopold, qui, au nom du roi d'Espagne, s'engageoit à seconder les Frondeurs. TURENNE, ainsi engagé, eut d'abord quelque succès contre les troupes royales; mais ensuite il fut complètement défait devant Rhétel par le maréchal du Plessis-Praslin, et forcé de se retirer dans

le Luxembourg avec les débris de son armée. Quelque temps après, Mazarin étant sorti du royaume, le roi écrivit lui-même à TURENNE pour l'inviter à revenir en France reprendre ses droits et toutes ses dignités, et TURENNE, qui n'en étoit sorti qu'à regret, ne résista pas à cette avance si honorable pour lui. Il alla joindre la cour qui s'étoit rendue à Poitiers, et par de signalés services, fit bientôt oublier ce qu'il avoit fait pour le parti contraire. Une suite non interrompue de victoires et de faits éclatans, d'opérations savantes autant qu'heureuses et hardies, ont, depuis cette époque jusqu'à la paix des Pyrénées, signée en novembre 1659, signalé tout ce temps de la vie du maréchal. Ces événemens d'ailleurs sont connus de tout le monde : on peut au moins en trouver par-tout le récit plus ou moins détaillé, et un résumé à cet égard, même aussi resserré que possible, ne feroit sans doute qu'alonger fort inutilement la présente Notice. Il nous suffira de dire que pour reconnoître autant qu'il étoit en lui tant d'inappréciables services, le roi après la paix crut devoir élever TURENNE du grade de maréchal de France à celui de maréchal général de ses camps et armées ; il y joignit le gouvernement du haut et bas Limosin, le brevet de conseiller d'état, et la charge de colonel général de la cavalerie légère. Enfin, il vouloit mettre le comble à tant d'honneurs, en rétablissant exprès pour lui la dignité de connétable, et l'en auroit infailliblement décoré, si TURENNE eût consenti à abandonner le calvinisme ; mais c'est ce qu'il ne fit pas. Son changement de religion qui n'eut lieu que huit ans après en 1667, devoit sans doute être déterminé par d'autres motifs. Voltaire, sans citer ses autorités, n'attribue ce changement qu'à des motifs d'ambition et de pure politique ; mais TURENNE qui avoit épousé une fille du duc de la Force, calviniste comme lui, qui étoit devenu veuf en 1666, et n'avoit pas d'enfans de son mariage, étoit déjà âgé d'environ 56 ans. Pensera-t-on qu'à cet âge il ait con-

Digitized by Google

senti à faire pour ses neveux ce qu'il n'avoit pas voulu faire huit ans auparavant, et lorsqu'il pouvoit espérer encore de ne pas mourir sans postérité ? Quoi qu'il en soit, son abjuration eut lieu en octobre 1667, et depuis ce temps le respect et l'attachement religieux qu'il montra dans sa vie privée comme dans sa vie publique, pour tous les dogmes, les usages et les cérémonies de la religion catholique, sa soumission scrupuleuse à tout ce qu'elle prescrit, ses prières ferventes et son recueillement devenu habituel, même au milieu du tumulte des camps et dans les fatigues et les travaux de la guerre, ses aumônes considérables, sur-tout le zèle ardent, qu'à en croire au moins les écrivains catholiques ses contemporains, il mit constamment à diminuer le nombre des hérétiques, et à obtenir des conversions semblables à la sienne, les dépenses très-grandes et les fondations même qu'il fit dans cette seule intention, tout cela dans un tel homme, et quoiqu'en dise Voltaire, semble être un témoignage plus que suffisant d'une bonne foi réelle et désintéressée. C'est pour lui spécialement et pour le convaincre que Bossuet composa son « Exposition de la foi catholique, » le meilleur, dit-on, de ses ouvrages en ce genre ; et l'ascendant de ce prélat sur ces matières paroissoit irrésistible. Quelque opinion après tout qu'on puisse avoir sur un tel changement en lui-même, une conviction sincère et très-possible sans doute, est pour Turenne un motif tout autrement justifiable que des considérations d'avancement et de fortune, même pour d'autres que pour lui-même.

Nul n'avoit plus acquis que Turenne le droit de goûter enfin le repos ; mais son zèle et son activité ne lui permettoient pas de refuser à son prince et à sa patrie adoptive le secours qu'ils attendoient encore de son bras et de son génie. Les campagnes des années 1667, 1672 et 1674 ajoutèrent encore de nouveaux lauriers à ceux dont il étoit couvert. Elles seront à jamais un objet d'admiration et d'étude pour

Digitized by Google

les militaires, même les plus expérimentés. « Les « succès de M. DE TURENNE, dit le président Hénault, « ressembloient à son caractère ; ils étoient solides « et sans ostentation. Ce n'étoient point des batail- « les rangées, qui souvent ne font que du bruit, sans « produire aucun avantage ; c'étoient des combats « utiles qui sauvoient son pays, et où la conduite du « général ne mettoit rien au hasard. On peut dire « de lui ce qu'on disoit de César, qu'il faisoit la « guerre comme il vouloit, et non comme il plaisoit « à la fortune. »

Enfin arriva la malheureuse campagne de 1675, qui fut, dit le chevalier Folard dans son Commentaire sur Polybe, le chef-d'œuvre de TURENNE et de Montecuculli, et dans lequel le héros françois reçut le coup mortel le 27 juillet de cette année. Il examinoit sur une éminence la disposition de l'armée ennemie. Il y fut atteint d'un boulet qui l'étendit mort, et enleva en même temps un bras à un officier qui étoit auprès de lui. Le fils de cet officier accouru pour soutenir son père, versoit sur lui des larmes abondantes. « Ce n'est pas moi, mon fils, « qu'il faut pleurer, dit l'officier blessé, c'est le « grand homme que la France vient de perdre. » On ne peut rien ajouter à ce qu'ont écrit Fléchier et madame de Sévigné, pour peindre la désolation de l'armée et de la France entière, lorsque la nouvelle de sa mort fut devenue publique. Louis XIV montra la plus vive douleur, et après de magnifiques obsèques, donna à son corps l'honneur de la sépulture à Saint-Denis au milieu des tombeaux des rois. Son cœur fut déposé au grand couvent du Mont-Carmel à Paris, où Mascaron prononça son Oraison funèbre. Celle de Fléchier fut prononcée à l'occasion d'un service solennel qui lui fut fait cinq mois après sa mort.

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE

DE MONSIEUR

LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON,

Prononcée à Paris, dans l'Église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 18 février 1679.

DILIGITE justitiam, qui judicatis terram : sentite de Domino in bonitate ; et in simplicitate cordis quærite illum. SAP. C. I. V. I.

AIMEZ la justice, juges de la terre ; ayez des sentimens conformes à la bonté de Dieu, et cherchez-le dans la simplicité du cœur.

JE ne viens pas ici, messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déjà pleurée. Laissons aux infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes; et comme ils n'ont point d'espérance, ils

Digitized by Google

n'ont pas aussi de consolation. Pour nous à qui Dieu par sa grace a révélé ses vérités, nous avons lu dans ses écritures (1), qu'il y a un temps de pleurer, et une mesure de larmes; que le soleil qui ne doit jamais se coucher sur notre colère, ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction, et que la même charité qui nous fait regretter la mort des fidèles, nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

Pourquoi rouvrirois-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déjà fermée? N'attendez pas, messieurs, que je déplore ici le néant et la misère des hommes; je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle, et non pas vous affliger pour des créatures qui finissent; et dans l'éloge que j'entreprends de Messire GUILLAUME DE LAMOIGNON, premier président du parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *diligite justitiam.*

(1) ECCL. 3. PS. 79. ECCL. 12.

Digitized by Google

Dans ces jours de trouble et de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoître la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funèbres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé

dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des loix et de la justice par tous les adoucissemens qu'inspirent la miséricorde et la charité; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche quand il veut, par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentimens de droiture, de bonté et de religion que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte : « Aimez « la justice, ayez des sentimens confor- « mes à la bonté du Seigneur, et cher- « chez-le dans la simplicité du cœur. »

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dont la providence destine les juges pour gouverner son peuple, comme elle destine les prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice et par la voie de sa vérité; Dieu, messieurs, disposa lui-même, par une heureuse nais-

Digitized by Google

sance, M. DE LAMOIGNON à porter ses loix et à exercer ses jugemens dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernois, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires, avant le règne même de Saint Louis, entrant depuis sous Henri II, dans les premières dignités de la robe, a soutenu dans le parlement la gloire qu'elle avoit acquise dans les armées; et quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine : semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes et se creusant avec le temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage.

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortoit d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité, où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples, où les pères ont plus de soin du salut de leurs héritiers que de l'accroissement de leurs

Digitized by Google

héritages, où les enfans aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères, et où la crainte de Dieu, la miséricorde et la paix sont les règles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devoit long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère, que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un, ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres : elle crut que ses aumônes ne seroient pas infructueuses; qu'elle recueilleroit dans sa famille ce qu'elle semoit dans les hôpitaux; qu'ayant soin des pauvres de Jésus-Christ, Jésus-Christ auroit soin de ses enfans; et qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, messieurs : Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grace ces dangereuses passions, qui sont

Digitized by Google

comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité; un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre; prompt à concevoir les matières les plus élevées; heureux à les exprimer quand il les avoit une foi conçues; discernant non-seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avoit découverte; à connoître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connoissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des règles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israël, et se mit à juger, comme

eux, les différends qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice; il savoit que les premières loix qu'il faut étudier sont celles de la Providence; que la judicature est une espèce de sacerdoce, où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du ciel; et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que pontife par son père. Aussi, avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu à qui appartient le conseil et l'équité, et Dieu lui marqua la route qu'il vouloit lui faire suivre.

Ce fut alors que se considérant dans une profession où les questions sont si différentes, et les droits si difficiles à démêler; où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables; il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugemens. Il passa les jours et les nuits à l'étude; et quels progrès n'y fait-on pas, quand

on soutient de longues veilles par la santé et par la constance ; quand, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes, et quand on joint à l'assiduité du travail, la facilité du génie ? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi, disoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait : l'un pèche avec connoissance, et il est plus inexcusable ; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure ; et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, messieurs, redoublèrent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des loix

et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savans et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis; du moins serez-vous entre les mains de ses descendans comme un dépôt sacré, et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce seroit ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil, où son mérite l'avoit appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile, renonçant à tous les plaisirs, hormis à celui qu'il recevoit en accomplissant ses devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lys, où ils vont rêver à leurs divertissemens passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel assoupissement, les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célèbre de ces étrangers, que l'es-

Digitized by Google

pérance du gain avoit attirés des bords du Levant, pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs françois leur avoient enlevé et leurs richesses, et le vaisseau qui les portoit. Ceux qui devoient les secourir, aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux, non-seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singulière que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Éloignés de leurs amis par tant de terres et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les entendre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. DE LAMOIGNON, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puissans, et qui débrouilleroit ce chaos d'incidens et de procédures dont on avoit enveloppé leur cause.

Il le fit, messieurs : il alluma tout son zèle contre l'avarice, il leva les voiles qui couvroient ce mystère d'iniquité, et rapporta durant trois jours, au conseil du roi, cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir perdu,

Digitized by Google

et les obligea d'avouer ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la première charge du parlement, et montrons par la dignité, comme disoit un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les rois, en des siècles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissans et peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne-foi et l'heureuse simplicité de nos pères. Ils vivoient la plupart contens de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils possédoient leur propre bien sans inquiétude, ils regardoient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition; et les bornes de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs.

Comme les procès étoient rares, et qu'il ne falloit pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les souverains tenoient eux-mêmes leur parlement. Ils descendoient du trône pour

Digitized by Google

monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'état, ils venoient dissiper ces petits orages qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de loix et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contr'eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts, pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, et qui haïssent l'avarice.

L'importance, messieurs, c'est de leur choisir un chef, et jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. DE LAMOIGNON? Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la cour, que celles que lui donnèrent ou

Digitized by Google

ses affaires ou ses devoirs. Le hasard ? On fut long-temps à délibérer ; et dans une affaire aussi délicate, on crut qu'il falloit tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale ? Il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir ; et ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjonctures ? Ces temps difficiles étoient passés, où l'on donnoit les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun voulant profiter des troubles de l'état, vendoit chèrement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le parlement et dans le conseil, fut la seule sollicitation auprès des puissances. Elles lui déclarèrent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'auroit pas été préféré, si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidèle et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application ? Il crut que Dieu l'avoit mis dans le palais, comme Adam dans le paradis, pour y travailler, et répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager : « Que sa santé « et sa vie étoient au public, et non pas « à lui. » Vous dirai-je qu'il se fit une re-

Digitized by Google

ligion d'écouter les raisons des parties, et de lire tous leurs mémoires, quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés, et souvent tracés à la hâte par des mains infidèles ou négligentes, qui confondent les droits et défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand ministre et à une grande reine, qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui, par importunité ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoissance qu'il avoit pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devoit à la plus grande reine du monde?

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats, qui sont les sources de la foiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés, qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auroient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font! Il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il

falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatans, il choisissoit les plus sûrs et les plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre; c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés! Combien d'ouvertures a-t-il données! Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en ont ressenti les effets! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs, pour la seule satisfaction de s'en être acquitté; et ne voulut dans toutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devoit penser, non pas à ce qu'on disoit de lui, mais à ce qu'il se devoit lui-même; et que pour servir le

Digitized by Google

public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire. (1) C'est ainsi que, suivant le conseil d'un des plus grands hommes de l'antiquité, il ne considéra ni la fausse gloire, ni le faux déshonneur, et que ni les louanges, ni les murmures ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupoit. Car, messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage, qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui voyant autour de lui toutes les passions, n'en doit avoir aucune en lui-même? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de sa misère; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit, et par des raisons spécieuses. Celui-ci par des soupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de sa partie. Celui-là emploie l'autorité, et quelquefois même l'amitié, corruption d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit

(1) Q. Fabius Max. apud. Liv. 1, 2. Dec. 3.

Digitized by Google

selon son caprice, et de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. M. DE LAMOIGNON se sauva de tous ces piéges : il jugea comme les loix jugent, par les seules règles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangère.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance ? Des ressentimens étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger ? Des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience ? L'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public ? Ici, messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles. Il vous paroît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin pour louer son intégrité, de découvrir ses actions secrètes ? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le

Digitized by Google

roi, quand il consentit que les premières places du parlement fussent occupées par sa famille? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme, n'étoient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets; et que recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueroient après à leur compagnie.

Ainsi ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avoit sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ses loix en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres; et que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions, justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse et l'équité de ce célèbre magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire: « Imitez comme lui la bonté de Dieu. »

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité, messieurs, et Jésus-Christ même nous l'enseigne dans son évangile, (1) que la bonté, à proprement parler, est le caractère de Dieu seul, soit parce qu'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de graces qui sont les trésors de sa miséricorde et les richesses de sa bonté, soit parce qu'étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'élève dans tous les temps certaines ames bienfaisantes, qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité, que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. DE LAMOIGNON. S'il m'étoit libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il étoit sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secrètes, où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu dans les occasions l'au-

(1) Nemo bonus, nisi solus Deus. MARC. 10, 18.

Digitized by Google

torité des loix et de la justice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances, où mêlant le respect que doit un sujet à son souverain, avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la justice devant le roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les règles de sa conscience.

Mais il faudroit avoir sa prudence pour ne dire que ce qu'il faut, son éloquence pour le dire efficacement, sa voix et son action, pour conserver tout le poids et toute la grace qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Éloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amollir, douce et traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables; et sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours, trouvèrent-ils jamais entr'eux et lui des bar-

Digitized by Google

rières impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses momens commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns? Refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choses nécessaires? N'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de superflues? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'appercevoir qu'il en eût d'autres? Affligea-t-il les malheureux, et leur fit-il acheter, par quelque dureté, la justice qu'il leur a rendue? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis, la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrace des personnes, le bon ou le mauvais accueil qu'il leur pouvoit faire. Il écoutoit avec patience, et répondoit avec douceur. « N'ajoutons pas, a-t-il dit « souvent, au malheur qu'ils ont d'avoir « des procès, celui d'être mal reçus de « leurs juges; nous sommes établis pour « examiner leurs droits, et non pas pour « éprouver leur patience. » Loin d'ici ces juges sévères qui, selon le langage du pro-

Digitized by Google

phète, rendent les fruits de la justice amers comme de l'absynthe, (1) qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine; et qui fiers de leur pouvoir, et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocens et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres qu'avec colère. Celui que nous louons avoit une conduite bien différente! Il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable; il faisoit connoître aux bons, qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter; et aux méchans, qu'il eût voulu les corriger, sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées et ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés, afin de faire durer les procès par les loix mêmes qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd et de celui qui gagne sa cause! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux,

(1) Amos. c. 6.

débitent impunément en plaidant des médisances, et qui, par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels! Combien de fois, par des accommodemens raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des pères aux enfans, et qui se perpétuent dans les familles!

Peut-être doutez-vous, messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une assemblée, que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendoient aussi agréable qu'utile! C'est-là que ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquoit ses lumières, et profitoit de celles des autres. C'est-là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation et son étude particulière. C'est-là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit

Digitized by Google

avoir épuisés, et que recueillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature : tantôt méditant ces éloquens et graves discours, qui enseignoient et qui inspiroient tous les ans la justice, et dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser : tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitans de la campagne; plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice.

Digitized by Google

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites, parler des petites, comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le desir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise.

Digitized by Google

Mais dans une vie particulière et retirée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvemens naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. DE LAMOIGNON fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes règles. Quoiqu'il agît différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui étoit devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale, ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, et de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté; je veux dire aux soins qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs de cette ville royale, s'élève un vaste et superbe édifice (1), que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps,

(1) L'hôpital général.

Digitized by Google

malgré les relâchemens du siècle et le refroidissement de la piété. C'est-là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espèce de misère de l'ame ou du corps, trouve une espèce de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissemens, et sur-tout la grace de Jésus-Christ qui ranime de temps en temps les ames tiédes; tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la soutenir, tombèrent eux-mêmes par des accidens imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur (1) avoit commencé avec tant de succès.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds, en un temps où la misère étant

(1) M. de Bellièvre.

Digitized by Google

augmentée et la charité refroidie, les pauvres avoient plus besoin de secours, et les riches avoient moins de volonté et moins de moyens de les secourir! Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendians renfermés, qui regardent souvent leur asyle comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre! Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin qu'ils devinssent plus agréables à Dieu et moins à charge à la charité des fidèles.

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la cour, et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit que sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ses services, et de hâter les graces qu'il pouvoit espérer du Prince? Qui n'eût pensé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchoit les biens qui manquoient encore à sa famille? Vous vous trompiez, prudens du siècle, il demandoit pour les pauvres, en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et

où l'on ignore aisément les misères d'autrui, parce qu'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif, que dans ces sollicitations charitables; et il ne fut pas si sensiblement touché des graces qu'on fit à sa maison, que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignit à son crédit ses propres aumônes; car sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondans qu'il contribua dans les calamités publiques, il consacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du palais à la subsistance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains. Il leur distribuoit par la miséricorde, ce qu'il avoit acquis par la justice. Cette portion de son bien lui étoit sacrée; il y mettoit son cœur comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secrètes, (1) qui

(1) Madame de Miramion.

Digitized by Google

lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié ; vous le savez, avec quelle joie il dispensoit ces revenus de sa charité pour racheter ses péchés, et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur ; comme si l'aumône n'étoit pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens, comme si l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parce que d'autres les ont opprimés ; et comme si l'on ne devoit rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes ? Que diront ceux qui veulent donner par dévotion ce qu'ils ont ravi par violence ; qui se promettent les récompenses des justes, parce qu'ils font quelques largesses de ces biens qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font honneur auprès des pauvres, des larcins mêmes qu'ils leur ont faits ? Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses frères, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'esprit de Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre de chercher le Seigneur, parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, et de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête, ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes, (1) pour aller à Dieu par une piété simple et sincère.

Je dis par une piété simple et sincère; car, messieurs, il s'est élevé dans l'église une espèce de chrétiens, qui, se faisant aux dépens même de la dévotion une réputation d'être dévôts, couvrent leurs passions sous une apparence de piété, et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déjà

(1) In simplicitate cordis et sinceritate Dei. 2. Cor. 1, 12.

celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de se rendre nécessaires, et qui jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts, dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien, qui n'eut pour guide que la foi; qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'évangile; qui ne fut, ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ; qui réprima les impies, et n'eut point de part avec les hypocrites; et qui, suivant non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, messieurs, dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la prière? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité, les règles de la vérita-

Digitized by Google

ble sagesse? qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des sacremens ? qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus, et repassoit de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence ? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples; qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de sa ferveur, ni de sa tendresse?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ! Quel zèle n'eut-il pas pour la religion! D'où venoit ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres dans la première pureté de leur institut, et de renouveler dans les enfans l'esprit de leurs pères, en réparant les brèches que le temps avoit faites à leur discipline ? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces ouvriers évangéliques,

Digitized by Google

qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les îles du Nouveau-Monde ? D'où venoit cette joie intérieure qu'il ressentoit, lorsqu'il voyoit dans le clergé des hommes dignes de leur ministère, s'unir et conspirer ensemble, pour dissiper par leurs instructions et par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent ? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zèle qu'il eut pour l'église ?

Permettez, messieurs, que je reprenne ici mes esprits, et que je recueille ce qui me reste de force, pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'église étoit dans une espèce de servitude ? La jurisdiction séculière ne laissoit presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austère domination, ou de maintenir des priviléges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversoit l'ordre, et souvent on autorisoit la rébellion. Ceux qui secouoient le joug de l'obéissance, et qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissoient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les évêques

n'avoient plus de droits qui fussent incontestables. Vouloient-ils punir un pécheur obstiné ? Une justice étrangère leur ôtoit des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données. Entreprenoient-ils de réprimer la licence ? Leur zèle passoit pour une entreprise contre les loix. Ils gémissoient en secret, et ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais sous un chef si religieux, on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare est renvoyée à son pasteur. On confirme dans le palais ce qu'on ordonne dans le sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence ; et les loix du prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque prélat peut faire le bien, et corriger le mal sans opposition. Sacrés ministres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées ; vous lui rendîtes par vos députés des témoignages publics de reconnoissance. La capacité, la sagesse et la piété de son illustre successeur vous promettent les mêmes secours,

Digitized by Google

et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste parlement, qui doit être la règle et le modèle de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. DE LAMOIGNON ait acquise en faisant observer la discipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même observée : je louerois son autorité, et je me défierois de son désintéressement. Mais comme ses jugemens ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parce qu'il n'étoit pas encore capable de se déterminer par son propre choix, et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la suite un engagement à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique ? Où sont les pères scrupuleux qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfans ; qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur, et qui ne rachètent par des dispenses la foiblesse de leur volonté, et l'incapacité de leur âge ? Heureux qui n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa, quand elles allèrent à lui !

Digitized by Google

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres d'église. (1) De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le desir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu étoit une résolution constante, ou une ferveur passagère ! Combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée ! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse ! Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient résolu de quitter, il leur fit voir les croix où elles devoient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvoit l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui étoit important de connoître, et qu'il ne lui étoit pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes, furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis longtemps, non-seulement comme nécessaire

(1) La Visitation.

Digitized by Google

à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il en fut frappé ; mais il n'en fut pas surpris. Son esprit heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda, sans s'étonner, l'appareil de son sacrifice (1). Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui, mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carrière. Il vit les jugemens de Dieu, il les craignit, mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avoit eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut; et ramenant toutes les créatures dans le sein de leur créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserois

(1) Spiritu magno vidit ultima. Eccl. 48. 27.

Digitized by Google

cette ame sainte, qui, après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de graces que vous lui fîtes, et tant de vœux qu'on vous a faits; Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugemens, me donnent cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés, être les marques de sa gloire, plutôt que les ornemens de ses funérailles! Puisse ce sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd'hui un sacrifice d'action de graces! et vous, messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

Digitized by Google

Notice sur le président DE LAMOIGNON.

GUILLAUME DE LAMOIGNON naquit en 1617. Son père Chrétien de Lamoignon, étoit président à mortier au parlement de Paris, et son aïeul avoit été conseiller au même parlement, puis maître des requêtes et conseiller d'état. GUILLAUME DE LAMOIGNON perdit son père à l'âge de 19 ans. Il venoit d'être reçu conseiller au parlement, et il remplit pendant dix ans les fonctions de cette charge, de manière à mériter l'estime de la cour et la vénération publique. En 1644 il fut fait maître des requêtes, et là eut de nouvelles occasions de faire connoître l'étendue et la sagacité de son esprit, et tous les rares talens dont la nature l'avoit doué. Louis XIV encore fort jeune, disoit : « Je n'entends que les affaires « que M. DE LAMOIGNON rapporte. »

A la mort de Chrétien de Lamoignon, son père, il avoit été réglé dans la famille que la charge de président à mortier, dont le défunt étoit revêtu, passeroit sur la tête de M. de Nesmond son gendre, jusqu'à ce que son fils fût en état de l'exercer. Lorsque le moment d'exécuter ces conventions arriva, M. de Nesmond ne se montroit pas plus disposé à céder la charge que LAMOIGNON fils à renoncer à ses droits sur elle ; le cardinal Mazarin, qui avoit reconnu les grands talens de M. DE LAMOIGNON, et qui sentoit tout le parti qu'on en pouvoit tirer pour la chose publique, leva d'abord la difficulté, en assurant à chacun des deux contendans une charge de président à mortier, puis au retour de la campagne de 1658, déclara à M. DE LAMOIGNON le choix que le roi avoit fait de sa personne pour la place de premier président. Le roi, dit-on, en faisant cette nomination, déclara « qu'il en auroit nommé un au« tre, s'il eût connu un plus honnête homme, et un « sujet plus zélé que M. DE LAMOIGNON. «

Digitized by Google

Louis XIV avoit conçu l'idée d'une grande réforme dans l'administration de la justice. LAMOIGNON ne crut pas pouvoir mieux remplir les vues du roi qu'en proposant de réunir en un même corps toutes ces loix si variées, et souvent contraires l'une à l'autre, qui, sous le nom de COUTUMES, régissoient les différentes provinces. Mais Colbert avoit proposé de confier ce travail au conseiller Pussort son oncle; et Pussort, jaloux de LAMOIGNON, parvint à faire rejeter le projet. Il fallut se borner à une réforme partielle. LAMOIGNON cependant étoit, par ses lumières, trop nécessaire à cette entreprise, pour ne pas être au moins consulté. Aussi fut-il l'un des commissaires qui furent chargés de rédiger l'ordonnance de 1667, relative aux procédures, et l'ordonnance criminelle de 1670. Le procès-verbal des conférences qui se tinrent à ce sujet, notamment pour la rédaction de l'ordonnance criminelle, et qui est entre les mains de tout le monde, sera un monument durable des vues grandes, humaines et bienfaisantes de LAMOIGNON, et des efforts qu'il fit constamment pour assurer aux accusés tous les moyens légitimes de défense. Il s'éleva fortement contre les dispositions de cette loi qui accordoit aux accusés de prévarication, de péculat ou de banqueroute frauduleuse, la faculté de se choisir un conseil, et qui la refuse à tous les autres accusés. Il vouloit que la condition fût au moins égale pour tous; mais ces vues humaines, et toutes celles de même nature, furent constamment contrariées par Pussort, qui professoit un système tout contraire, et qui parvint à le faire adopter.

Pendant qu'on travailloit à cette grande réformation, quelques membres du parlement prenoient de secrètes mesures pour la traverser. La cinquième chambre des enquêtes étoit le foyer de cette fermentation qui pouvoit se communiquer en peu de temps à toutes les autres. La cour étoit instruite de ces menées, et auroit vu avec plaisir la compagnie

Digitized by Google

entière partager ces mouvemens, et s'engager dans une entreprise dont on auroit profité pour la punir par la suppression de cette cinquième chambre. La cour auroit voulu ainsi se venger des affronts qu'elle avoit reçus du parlement pendant les temps orageux de la Fronde. LAMOIGNON pressentit tout cela ; et quoique la cour pût faire pour acheter son silence, il ne put dissimuler le danger auquel sa compagnie s'exposoit par une résistance si déplacée. Il se servit de tout l'ascendant qu'il devoit à sa place, à son mérite et à ses talens dans l'art de persuader pour ouvrir les yeux aux plus modérés, et affoiblir le parti des opposans les plus obstinés et les plus ardens. Le soupçon même d'une intelligence secrète avec la cour ne le déconcerta pas. Enfin, il parvint à réussir dans sa noble entreprise, et c'est à sa persévérance dans cette occasion, à son désintéressement et au courage avec lequel il se mit au-dessus des plus lâches soupçons, que Fléchier fait allusion sans doute quand il dit : « Que ne puis-je vous faire voir.... « des espérances rejetées.... des ressentimens étouf- « fés..... des reproches soutenus constamment, quand « il a pour lui le témoignage de sa conscience, l'ami- « tié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa « propre réputation sacrifiée au bien public, etc. etc. »

Après s'être occupé de la réformation de la justice, LAMOIGNON en projetoit une autre non moins utile et non moins urgente ; c'étoit celle des ordres monastiques qu'il vouloit tous ramener à la régularité primitive de leur institution. Dans ce noble et grand projet, LAMOIGNON ne trouvoit pas moins d'opposans que dans le premier, et cependant il s'en occupoit toujours, et l'eût peut-être à la fin fait adopter en dépit de la malveillance, et de l'intérêt personnel, lorsque la nomination de M. de Harlay à l'archevêché de Paris redonna de nouvelles forces au parti opposant, et décida sa victoire. Le projet fut abandonné sans retour.

C'est à notre sage président que nous devons en-

core l'abolition de l'usage honteux autant qu'absurde et ridicule du CONGRÈS. Il fut pour jamais proscrit par arrêt du 28 février 1677.

LAMOIGNON dans sa vie privée étoit réellement tout ce qu'a dit de lui son panégyriste. Doux et aimable, d'un commerce facile et sûr, il ne montroit ni préférence ni aversion pour aucun parti; il étoit lié avec tous les écrivains les plus célèbres de son temps, Racine, Boileau, Rapin, Bouhours, Bourdaloue, Nicole, etc. D'un autre côté, sa réputation de probité étoit tellement établie, que du temps des guerres de la Fronde, des hommes de tous les partis, et dont il n'étoit pas même connu personnellement, s'étoient empressés de déposer chez lui des sommes considérables. Ces dépôts se sont montés jusqu'à six millions de livres, qui en feroient bien plus de douze aujourd'hui. Dans ces temps orageux, séduit lui-même avec tant d'autres par les motifs de bien public que faisoient valoir les mécontens, il avoit d'abord embrassé leur parti, et épousé tous leurs intérêts. Mais il ne tarda pas à les abandonner. Dans un de ses écrits, lui-même déclare avoir reconnu « tant de misères, d'intérêts, de vanités, de folie et « d'ignorance dans tous ceux qui se signaloient « alors, » qu'il leur retira bientôt sa confiance, dont, « dans la foule et confusion de tant d'acteurs diffé- « rens, » il s'apperçut qu'aucun n'étoit véritablement digne.

Justement honoré et respecté universellement, LAMOIGNON avoit, jusqu'à l'âge de 61 ans, constamment joui d'une santé robuste qu'il devoit à la régularité de sa vie, et il pouvoit aspirer encore à de plus longs jours, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui fit des progrès rapides, et qui, après quatre jours, l'enleva au monde et à sa famille, le 10 décembre 1677.

Nous croyons de notre devoir de déclarer, en finissant cette Notice, que nous l'avons extraite d'une Vie de M. DE LAMOIGNON, écrite avec autant de

Digitized by Google

sagesse que d'élégance, par M. Gaillard, membre de l'ancienne Académie françoise, le même qui depuis a publié l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne, 8 vol. in-12.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée à Paris, le 24e jour de novembre 1683, en l'Église des religieuses du Val-de-Grace, où son cœur repose; en présence de monseigneur le Dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des Princes et Princesses du sang.

FUNDAMENTA æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. ECCL. 26.

LES fondemens éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandemens de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte.

AU livre de l'Ecclésiastique, ch. 26.

MONSEIGNEUR,

AU milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal, qui n'est

Digitized by Google

plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'esprit de Dieu (1) nous apprend dans ses écritures, (2) qu'il faut déplorer le sort des pécheurs. (3) Leur vie passe comme l'ombre; il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées; leur mémoire fait un peu de bruit, (4) et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares; (5) leur gloire sèche comme l'herbe; leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes. (6) Il est vrai: ce qui sert à la vanité n'est que vanité, et tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide quand elle sert à la piété. (7) Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres, (8) un royaume qui appartient à Jésus-Christ (9), et qui n'est pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la

(1) Psal. 143. (2) Psal. 145. (3) Psal. 9.
(4) Psal. 75. (5) Psal. 89 (6) 1. Corinth. 9.
(7) Apoc. 4. (8) Joan. 18. (9) Gal. 6.

croix même du Sauveur, (1) et une élévation des justes qui demeure éternellement, parce qu'elle est fondée sur la pierre ; (2) et cette pierre, selon l'apôtre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. (3)

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines ; mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples ; et je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une reine, (4) mais à imiter une sainte. C'est ainsi que S. Paul appeloit autrefois les chrétiens ; et c'est ainsi que j'appelle très-haute, très-puissante, très-excellente et très-religieuse princesse, MARIE-THÉRÈSE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son évangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges, une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes

(1) ECCLES. 27. (2) PSAL. 110. (3) 1. CORINTH. 10.
(4) EPH. 4. PHILIP. 5.

Digitized by Google

de religion faits dans le cours d'une maladie : qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne ; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette, sans y penser, quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu, sur le monde qui n'est qu'une idole ! Malheur à nous, si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte, sur le point de recevoir le coup mortel, et si nous excusons des années de vanité, en faveur de quelques jours de pénitence.

Graces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le ciel avoit prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de cour, affaires du monde, raisons d'état, vous n'avez point ici de part, et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La conduite de Dieu sur la

Digitized by Google

reine, la conduite de la reine à l'égard de Dieu; ou, pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondemens éternels de la piété de cette princesse accomplis en elle; les commandemens de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique, sont toute la matière de son éloge : *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* Je ne dis rien que son cœur, que nous voyons ici, n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition, et que sa Providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'écriture (1) sainte nous enseigne pourtant qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit

(1) Ps. 104. Ps. 17.

Digitized by Google

par son esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes. (1) Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés et à l'avancement de sa gloire. Reconnoissons, messieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle étoit d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois, qui donne depuis long-temps des empereurs, des rois et des reines à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de ces rois, qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au-delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'ancien et le nouveau monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevoit sa naissance, c'est qu'elle la devoit à une fille de Henri-le-Grand (2), et que le sang

(1) Ps. 102. Prov. 21.
(2) Élisabeth de France, reine d'Espagne.

Digitized by Google

de nos rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale, étoit heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le ciel n'avoit mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au-dehors, reine magnifique, au-dedans, humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tiroit sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu, d'où dépendoit toute sa vertu : elle voyoit dans la suite de ses ancêtres, non pas ce qui l'anoblissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher et sa fin et son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité, pour se jeter aux pieds des pauvres : et si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grace, et les sentimens de nos consciences, on l'auroit vue établir au-dedans d'elle le règne de

Digitized by Google

Dieu selon les règles évangéliques (1), planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême; et dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, et qui lui montroit ses foiblesses.

Quoique Dieu par sa grace eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mère, qu'une sincère piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressans besoins de l'état, et une sage patience dans les peines et les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable et à l'Espagne où elle régnoit, et à la France d'où elle étoit sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infante apprit ces premières règles de la sagesse chrétienne; qu'il faut rendre à Dieu par reconnoissance, ce que nous tenons de sa bonté; que le bonheur des richesses

(1) Luc. 17.

Digitized by Google

ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire ; et que parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumoit dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer ; et l'on peut dire d'elle ce que l'écriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation : *Et non mutavit Esther educationem suam.* (1)

Providence éternelle, c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secrètes ; et pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avoit portés à l'Espagne.

Le ciel fit naître en même temps, et faisoit croître sous une pareille éducation le roi, dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance, les nœuds en étoient serrés dans l'éternité ;

(1) Esth. c. 2.

et par des droits secrets que le ciel avoit décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenoit déjà au plus grand des rois. Ils travailloient sans y penser à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans son esprit ces grands principes qui composent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. THÉRÈSE s'avançoit dans la connoissance des vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence et le courage se fortifioient insensiblement par l'expérience : en l'autre, la modestie et la piété s'entretenoient par la prière. Dieu donnoit au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple, à la reine, sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençoit à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre; l'autre, élevée au pied des autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes ames qu'il devoit rassembler un jour; et tels étoient dans les desseins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puissance qui fait au-

jourd'hui la terreur, l'admiration ou la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier étoit liée à celle de cette princesse. Chacun croyoit voir en elle la fin des misères publiques et particulières, et les peuples la regardoient comme cet ange de l'Apocalypse, (1) envoyé de Dieu sur la terre, l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvroient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux, des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été réservée, messieurs, et c'étoit uniquement à ses vœux que devoit s'accorder une paix ferme et générale.

La France l'avoit desirée, (2) même dans sa prospérité. Une reine alors régente (3) l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels, vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes, employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jé-

(1) Apoc. 10.
(2) La paix de Munster.
(3) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

sus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes alloient l'accepter ; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres lassés de leurs victoires; et que rien ne pouvoit retarder un traité où la justice et la religion avoient tant de part, et où chacun devoit trouver sa consolation ou son avantage ?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons : le jour de sa paix et de sa miséricorde n'étoit pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns, ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît, et comme il lui plaît, se réservoit à la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut, en effet, messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse, où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations, faisoient valoir leur habileté à disputer les droits des cou-

Digitized by Google

ronnes, et tantôt se soutenant avec grandeur, tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter par-tout où elle passoit, la paix et la joie dans les cœurs des peuples! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu, parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale!

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, messieurs, par le souvenir de nos joies passées; et nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu, par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons

Digitized by Google

vue. Mais elle avoit bientôt passé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à son rang ou à sa vertu étoient autant d'offrandes qu'elle faisoit intérieurement à Jésus-Christ crucifié : et l'impatience où elle étoit de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquoit assez combien les applaudissemens et les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnoître Dieu partout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servoit de mère par sa tendresse, et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement, et libre des soins et des distractions des affaires, n'avoit plus de pensées que pour le ciel et pour son salut; sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son règne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venoient s'unir par la foi et par la charité, plus étroitement qu'elles n'étoient unies par le sang et par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle étoit chancelante, attirer les

Digitized by Google

lumières de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rappelez ces jours heureux en votre mémoire. Le zèle que vous avez pour votre époux, vous faisoit voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siècle, et répandre leurs cœurs devant Dieu; ces cœurs qui l'aimèrent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés moins par la mort que par les desirs et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette princesse. Elle se proposa, non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre; mais

Digitized by Google

d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité, répandu dans toutes les actions de sa vie, marquoit la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondoit de la sincérité et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété, faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité et sur la grace de Jésus-Christ, et non pas sur les jugemens et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son évangile de faire des fruits de pénitence et de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de s'exciter à glorifier le père céleste (1) qui leur donne la force et la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde sur-tout les rois de la terre: ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

(1) Ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem, etc. MATTH. 5. 16.

Digitized by Google

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avoit élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion ; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée ; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation ; et jamais vie ne fut plus pure, plus régulière, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscrétion à sa jeunesse ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne ? A quelle espèce de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation ?

La crainte de Dieu régloit toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* (1) Louange que l'écriture donne à Judith, plus grande en-

(1) JUDITH. 8, 8.

core en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la foiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les règles qu'elle prescrivit à la sienne! Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections, que par la persuasion de son exemple!

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, et toute la grandeur de l'état est en la personne des rois; mais on peut dire que la discipline des mœurs, et le succès de la piété dans la cour est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle, le desir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vue. C'est-là que se forgent ces traits de feu, selon les termes de l'apô-

Digitized by Google

tre, (1) dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est-là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand delà dans les régions inférieures des royaumes : on se fait des modèles de ces déréglemens de mœurs; et par une suite funeste, mais naturelle, les péchés mêmes des grands deviennent les modes des peuples, et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une princesse mondaine les entretient ou les autorise! Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le règne des mauvais desirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolatrie?

(1) Tela nequissimi ignea. Eph. 6, 16.

Digitized by Google

La Reine, messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelée auprès d'elle, il ne suffisoit pas de la suivre, il falloit aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnoient par-tout; la pudeur y étoit plus estimée que la beauté; et la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'église; c'étoient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience; c'étoient les affaires que sa religion et sa charité lui faisoient regarder comme importantes. Ceux qui, par leur rang ou par leurs devoirs, avoient l'honneur de l'approcher, étoient touchés de ces bons exemples; et le peuple qui la voyoit dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas! l'admiroit, la bénissoit et l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, messieurs, que cette Reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux événemens et aux affaires du

Digitized by Google

siècle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles, qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence, qui dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevoit de Dieu, et la confiance que le roi son époux avoit en elle. Je parle de cette piété, qui fut la source des prospérités constantes, et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi : ce prince veut bien partager sa gloire avec la Reine, et joindre ce que le ciel a fait par lui, à ce que le ciel fit pour elle. S'il méditoit en secret ses grands et impénétrables desseins, la Reine invoquoit cette sagesse éternelle, qui préside au conseil des rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la Reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraison de cette Princesse pénétroit les nues, pour lui préparer les saisons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ses mains innocentes vers le ciel ; et nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur du

Digitized by Google

combat. S'il s'exposoit lui-même aux périls; anges de Dieu, députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conserver une tête si chère et si précieuse!

C'est ainsi que s'accomplissoient les desseins de Dieu et sur le roi et sur la Reine, et que se vérifioient ces oracles de l'écriture : « (1) Que la femme vertueuse « est la récompense de l'homme de bien; « qu'elle attire grace sur grace sur sa fa- « mille, et qu'elle est la couronne de son « époux. » Les ordres du Seigneur dont cette Reine étoit chargée, furent les fondemens de sa grandeur; et les commandemens du Seigneur qu'elle avoit gravés dans son cœur, furent les règles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que, selon l'apôtre (2), le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi

(1) Eccl. c. 26. Prov. c. 12.
(2) Rationabile obsequium vestrum. Rom. 12.

les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les desirs et les affections du siècle, donnent les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant selon leur esprit, dans une excessive sévérité, ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandemens de Dieu, les méthodes et les traditions des hommes.

La Reine s'est sauvée de ces défauts, messieurs; et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide, et selon les règles, cherchant les connoissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité, donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple, donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devoit à sa conscience; se mettant au-dessus de la coutume quand elle étoit contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de diffi-

Digitized by Google

cile pour son salut ; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir ; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain ; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des prophètes, et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de S. Augustin (1), sont l'ouvrage de la seule charité, parce que c'est d'elle que naissent les pensées pures, les bons desirs et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celles-là : voyons, messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la Reine.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un desir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu ; c'étoit-là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien ; il suffisoit de le proposer à cette Princesse. Vous nous attirez par vos promesses ; vous nous faites craindre vos

(1) Aug. in Ps. 29.

Digitized by Google

jugemens, mon Dieu. C'étoit assez de lui faire connoître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisoit par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissemens, que les priviléges et les coutumes de son pays lui avoient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avoit même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de loix qu'on lui imposoit, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ, ce qui est plus agréable à son père. *Quæ placita sunt illi facio semper* (1).

De-là venoit cette délicatesse de conscience qui lui faisoit peser toutes ses actions au poids du sanctuaire: de-là ces fréquentes et soigneuses recherches, jusques dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres desirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvoient cacher: de-là ces saintes

(1) JOAN. 8, 29.

joies ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu : de-là ces confessions réitérées, qui marquoient que dans son cœur contrit et humilié elle sentoit le poids des fautes même les plus pardonnables et les plus légères ; de-là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au-delà même de ses devoirs.

Ames tièdes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut ; ames lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre : ou plutôt, ames pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandemens et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde, dont parle l'apôtre (1), passoit devant ses yeux sans s'y arrêter ; et dans ses divertissemens mêmes il y avoit

(1) 1. Cor. vij. 31.

non-seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes, étoient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prières.

Avec quel empressement alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir ! C'est-là qu'elle portoit sa reconnoissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est-là qu'elle répandoit ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans, que le ciel lui donna pour accomplir ses desirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'état l'engageoient à ces expéditions militaires, où il achetoit par ses propres périls sa réputation et sa gloire; soit dans ces inquiétudes et dans ces peines secrètes que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Digitized by Google

Mais ne sondons pas ce qui se passoit entre Dieu et elle. Les gémissemens de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ, et il suffit de dire à la gloire de cette Princesse, que tout servit à son salut, et que le père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation qu'elle aima toujours également, la soutint et dans ses douleurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Quelle mission y a-t-il eu, qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits ! Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le ciel, selon la parole de l'évangile (1) Dès qu'on ouit gronder l'orage qui vient de fondre sur l'empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires une heure d'oraison par jour ? Ne dit-elle pas plusieurs fois : « Qu'étant chrétienne sur toutes choses, elle craignoit « encore plus pour sa religion que pour « sa maison ? » Et peut-être que ce coup

(1) Luc. 15, 7, 10.

du ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette Princesse.

Ce zèle qu'elle avoit pour la foi de Jésus-Christ, lui faisoit admirer tout ce que le roi fait pour elle. C'étoit-là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissoit pour lui dans son cœur. Qu'il étoit grand, et qu'il lui paroissoit aimable, quand par la sévérité de ses loix il arrêtoit la licence et l'impiété; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'écriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avoit élevés sur les débris de nos autels; quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis! Quel étoit le cœur de la Reine en ces occasions où l'intérêt de l'église étoit joint à celui de l'état, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étoient presque qu'une même chose?

Digitized by Google

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme ! Quel spectacle plus édifiant, que de la voir dans les églises, et très-souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement et son application à la prière ?

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles et désolés domestiques de cette Princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entroit dans la maison de Dieu, n'oublioit-elle pas qu'elle étoit reine ? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrète ? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais apperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons ? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même ? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la sienne, inspirer des sentimens de religion aux ames les plus déréglées, et les

Digitized by Google

retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité, que par l'exemple de sa modestie?

Les événemens d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperoient peut-être davantage vos esprits; mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires, je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paroissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutoit-elle la parole de Dieu! On lisoit dans son cœur l'impression qu'elle y faisoit, et le fruit qu'elle y devoit faire: pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son ame fût nourrie, elle demeuroit satisfaite. Dans nos sermons, mes frères, elle cherchoit ses défauts, elle nous pardonnoit les nôtres; et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son église, pour ses prêtres! Prêtres que les gens du monde n'estiment

Digitized by Google

ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importans et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour les ministres, au peu de respect pour le ministère.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'ame chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la Reine se disposoit à profiter de ses avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'étoit religion et non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté, que si elle eût communié tous les jours; avec autant de préparation, que si elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mystères, ne faisoit que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte ; et l'usage fréquent qu'elle en faisoit, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuoit pas sa ferveur, et redoubloit sa reconnoissance. Elle s'éprouvoit, elle se corrigeoit,

Digitized by Google

elle veilloit sur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'écriture: « (1) Elle visitoit tous les en- « droits de sa maison, et ne mangeoit « pas son pain dans l'oisiveté, » travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissemens volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience ses vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette Princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissans du siècle à l'égard des pauvres; l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables; et comme ils sont à couvert de la plupart des

(1) Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit. Prov. 31, 27.

misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'écriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'étoit-là, messieurs, le caractère de la Reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des grands, et l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent, lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant, fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avoit données à son pouvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère! Monastères qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que

Digitized by Google

rien ne manque à ceux qui le craignent? Combien de troupes de malades assista-t-elle ! Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes! Combien de communautés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits! Qui pourroit raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, découvrir tout ce que son humilité nous en a caché ?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ces actions ? Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques, dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidens de la vie humaine, où les gémissemens et les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens: c'est-là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril de sa santé même, on la vit tou-

Digitized by Google

tes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissemens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit, et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne : plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse, lorsque entre deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenoit part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophète (1), vous qui par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres, de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe ; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital ; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté ; et qui bien loin de soulager les maux de

(1) Obstupescite, opulentæ, et conturbamini. Isa. 32, 11.

tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prières, même usage des sacremens, mêmes principes, mêmes règles. La grace l'excitant, la grace la soutenant, elle demeuroit en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeuroit en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devoit, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissemens, devoirs publics, nécessités et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savoit racheter le temps, selon le conseil de l'apôtre (1), et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avoit dérobées à sa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels ? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ses exercices de piété, et ménager si bien son temps, que sans retarder les desseins du roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avoit toute la complaisance qu'une

(1) Ephes. 5. Coloss. 4.

Digitized by Google

femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu.

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la Reine. Vous l'avez dit, mon Dieu : « (1) Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ; » et vous l'avez fait, en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie ; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu ; nous adorons vos jugemens, et nous reconnoissons vos miséricordes. La confiance qu'elle avoit en vous, ne devoit être affoiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valoit bien la pénitence des mourans.

La Reine avoit passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avoit dressé de ses propres mains le bûcher où elle devoit consommer son sacrifice ; et il étoit juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sen-

(1) Matt. 10, 22.

tir que nous mourons long-temps avant que de mourir. Qu'un prophète nous vienne dire de votre part: « (1) Mettez or- « dre à votre maison ; car votre heure « dernière approche. » Menez-nous pas à pas à la mort ; et pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie; et que l'image de la mort, et la crainte de vos jugemens venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restoit-il, messieurs, à demander au ciel, ou à desirer sur la terre? Elle voyoit le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyoit en vous, monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion ; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous

(1) Isaie. 38, 1.

Digitized by Google

inspira toujours pour le roi ; ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre ; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la Reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues, et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché, lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les règles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi, et à les donner à ses armées ; capable de faire exécuter ses grands desseins, et de suivre ses grands exemples ; fait pour obéir à lui seul, et pour commander au reste du monde ! Dieu voulut que ce fût-là sa dernière joie ; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire, sans être exposée à ces craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvoit-elle espérer après sa mort ?

Digitized by Google

la surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples ; les monumens dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles, tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée : vous l'avez dit : « Je n'ai jamais reçu de cha-« grin d'elle que celui de l'avoir per-« due ; » et si parmi les joies du ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentimens pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci, et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire sont d'inutiles et foibles secours : ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, messieurs, et nous faire prévoir

Digitized by Google

les dangers. Après un reste de malheureux jours, « une nuit vient, » dit le Fils de Dieu, « où personne ne peut travailler. » *Venit nox quando nemo potest operari* (1). Un aveuglement volontaire qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé, ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacremens sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait apperçu qu'on pouvoit mourir.

Quand il luiroit quelque rayon de connoissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et dans ces malheureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus, ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec

(1) JOAN. 9. 4.

Digitized by Google

le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le ciel, messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la Reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du sang de Jésus-Christ la gloire qu'elle possède, et que je vous souhaite.

La Notice sur cette Princesse se trouvant déjà imprimée dans les Oraisons funèbres de Bossuet, tome premier, page 166, nous avons cru convenable de ne pas la répéter ici.

FIN DU TOME PREMIER.

627162
SBN

Digitized by Google

TABLE.

NOTICE sur Fléchier..... p. 5
ORAISON funèbre de madame la duchesse de Montausier..... 35
— De madame la duchesse d'Aiguillon..... 90
— Du maréchal de Turenne..... 130
— Du président de Lamoignon..... 187
— De Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France. 232

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google